

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, No 445—SAMEDI, 12 NOVEMBRE 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme

L'AUTOMNE

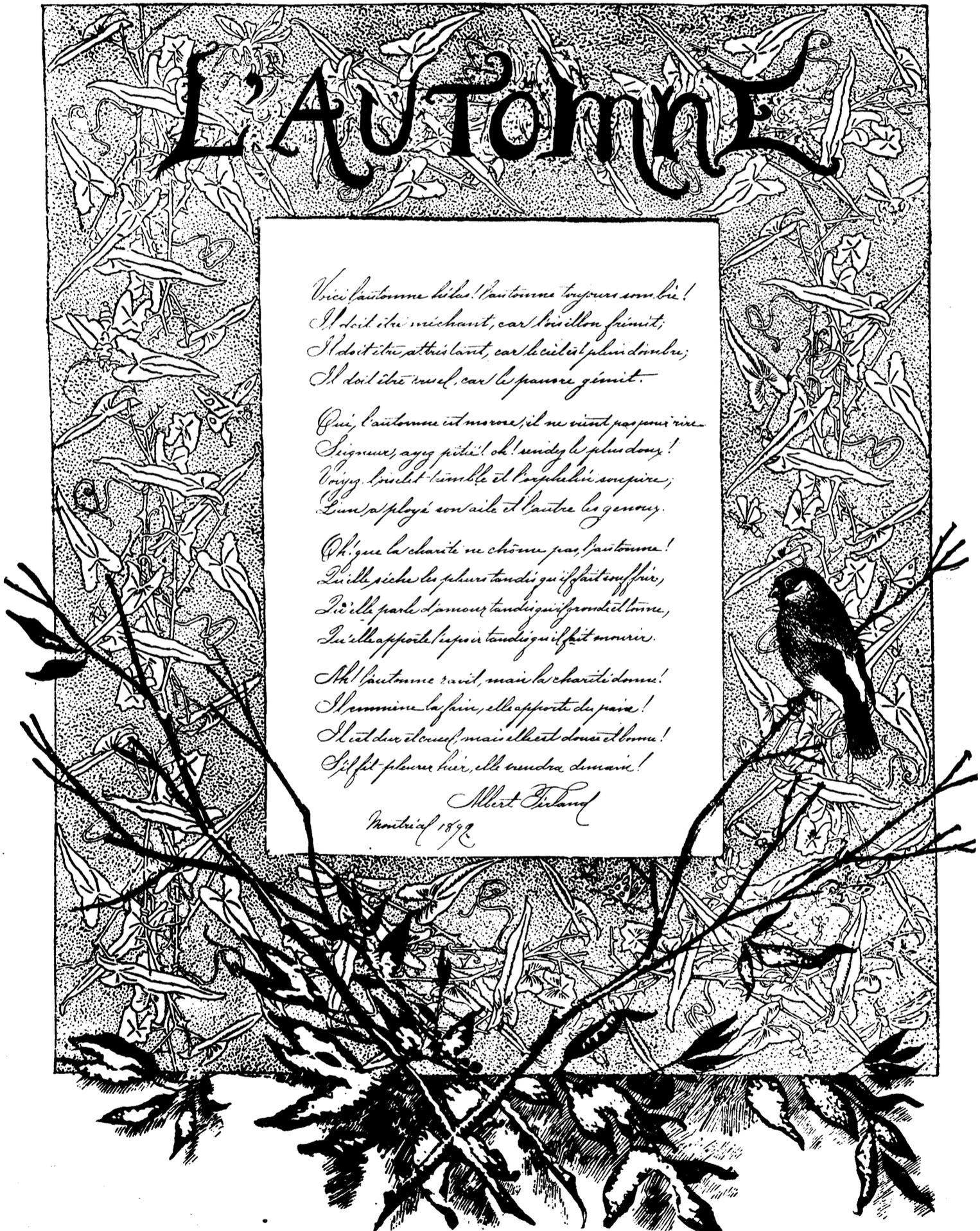
Voici l'automne hélas! l'automne toujours som. hé!
Il doit être ruischant, car l'oiseillon frémuit;
Il doit être attristé, car le ciel est plus sombre;
Il doit être cruel, car le pauvre gémit.

Qui, l'automne est morose, il ne vient pas pour rire.
Sonnez, agitez, pitié! oh! rendez le plus doux!
Voyez le brucet tremble et le papillon se purifie;
L'un s'aploie son aile et l'autre le genou.

Oh! que la charité ne chôme pas, l'automne!
Lui elle pèche les fleurs tandis qu'il fait souffrir,
Lui elle parle d'amour tandis qu'il fronde et tonne,
Lui elle apporte l'espoir tandis qu'il fait mourir.

Ah! l'automne rait, mais la charité domine!
Elle ramène la fièvre, elle apporte du pain!
Elle est dure et dure, mais elle est douce et bonne!
Si l'été pleure hier, elle rira demain!

Albert Bertrand
Montréal 1892



LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 5 NOVEMBRE 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Notre nouveau feuilleton.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Carnet du *Monde Illustré*, par J. St.-E.—Poésies : L'automne, par Albert Ferland ; La neige, par miss E. Ehrstone.—Alfred Tennyson, par E.-Z. Massicotte.—M. l'abbé Charles Perraud, par Mme Louise d'Alq.—Nos correspondants à l'étranger : Mme Louise d'Alq. par Jules Saint-Elme.—Les ruines du château Bigot, par E.-Z. Massicotte.—Nos primes.—P'ésie : Réverie par Xavier Marmier.—Le surnaturel fin de siècle, par Simon Bolivar.—Notes et faits : L'année 1893 ; L'éloquence des larmes ; Cléopâtre, reine d'Égypte ; Les fourchettes ; Curiosités de la mode.—Choses et autres.—Feuilleton : La Belle Ténébreuse (suite), par Jules Mary.—Charade, problèmes d'Échecs et de Dames.

GRAVURES.—L'automne.—Portraits : M. l'abbé Charles Perraud ; Mme Louise d'Alq ; M. Xavier Marmier ; Le poète Tennyson.—A travers le Canada : Les ruines du château Bigot.—Le monument Jacques Cartier.—Maison de la rue des Forges, à Trois-Rivières.—Illumination de la statue de la Liberté.—Gravure du feuillet.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

AUX LECTEURS

C'est la semaine prochaine que LE MONDE ILLUSTRÉ va commencer la publication de son nouveau feuilleton,

Les Mangeurs de Feu

grand roman d'aventures, entremêlées de fines et fidèles peintures de mœurs, par Louis Jacolliot. Les lecteurs auront grand plaisir à faire connaissance avec cet intrépide voyageur, doublé d'un conteur aimable et un romancier habile. Parcourant le monde dans tous les sens, en investigateur curieux et consciencieux, il a vu, de ses yeux vu, tant de choses merveilleuses, qu'il n'a presque pas besoin de faire appel aux ressources si fécondes de son imagination pour nous tenir dans l'ébahissement et sous le charme, du commencement à la fin de ses dramatiques récits.

Loin de se contenter d'être un digne émule de Jules Verne, Jacolliot se montre, en bien des endroits, supérieur à son devancier. On admire surtout chez lui la trame serrée de l'intrigue, l'imprévu des situations, la variété des épisodes, les complications et les surprises, le caractère mystérieux de quelques-uns de ses personnages. Aussi, les grands romans géographiques de Jacolliot, publiés ces années dernières, ont eu en France un succès retentissant, presque inouï, dans le genre.

Parmi les plus palpitantes d'intérêt de ces mai-

tresses œuvres, LE MONDE ILLUSTRÉ a choisi pour ses lecteurs la plus originale, la plus entraînante,

Les Mangeurs de Feu

Comme jadis aux romans captivants de Jules Verne, dans *L'Opinion Publique*, de regrettée mémoire, LE MONDE ILLUSTRÉ a droit de se promettre que les gourmets littéraires, dont il compte un si grand nombre dans sa clientèle d'élite, feront un enthousiaste accueil à ce genre nouveau des aventures, où Jacolliot est passé maître. Cela fera une agréable diversion au magnifique roman de mœurs, en cours actuellement : "La Belle Ténébreuse," de Jules Mary.

A l'instar de ceux de Jules Verne, les romans de Louis Jacolliot sont d'une moralité irréprochable, d'une lecture accessible à tous, même les enfants, et charmante pour tous.

Sous ce titre exotique :

Les Mangeurs de Feu

Jacolliot nous raconte l'épouvante odyssee d'un jeune noble français, à qui on a ravi sa fiancée et sa fortune, et qui lutte, pour reconquérir l'une et l'autre, contre des ennemis *Invisibles*, chez les sauvages australiens, dans les steppes désertes de l'empire du tsar et jusque sur les boulevards de Paris.

A part la belle et fière figure de ce héros principal, quelques-uns des personnages secondaires, types on ne peut mieux caractérisés, captivent l'attention du lecteur. C'est ainsi qu'on s'intéressera vivement à la réjouissante personnalité du prédicant anglais, semeur de bibles et d'airs de clarinette ; et plus encore à cette autre franche individualité, si attachante pour nous, Dick le Canadien, le géant, batteur de buissons, dont le rôle est si beau, si bien soutenu dans tout le cours de cette histoire.

Afin de compléter l'intérêt que présentera sûrement ce récit, il sera accompagné de nombreuses illustrations, très bien faites, d'Adolphe Parys, un des plus ingénieux crayons qui soient en France.

Il n'en faut pas davantage, certes, pour engager tous les amateurs à se procurer, avec le prochain numéro du MONDE ILLUSTRÉ, le premier chapitre de ce roman-feuilleton, qui fera époque :

Les Mangeurs de Feu

ENTRE-NOUS.



académicien français, M. Xavier Marmier, excellent homme s'il en fut jamais, vient de mourir.

C'est un douloureux événement pour nous, car l'écrivain distingué qui vient de disparaître était un ami des Canadiens, nous connaissant bien, puisqu'il avait vu et étudié le Canada, et qui toujours a donné des preuves

de cette amitié en protégeant et en conseillant les littérateurs de notre pays qui s'adressaient à lui.

Les Canadiens, de leur côté, lui avaient prouvé leur reconnaissance en le nommant membre honoraire de la Société Royale, et, à la nouvelle de sa mort, l'honorable M. Chapleau, comprenant la perte que nous venions de faire et voulant offrir un dernier témoignage à la mémoire de cet ami perdu, a télégraphié au représentant du Canada, à Paris, en le priant de déposer une couronne sur le cercueil de cet honnête homme.

Les écrivains qui disent du bien de nous—je ne dis pas que nous méritions beaucoup d'éloges—sont assez rares pour que leur mort ne passe pas inaperçue ou nous laisse indifférents.

* * M. Marmier a beaucoup écrit durant sa longue carrière si bien employée et l'on est heureux de constater que jamais sa plume n'a commis de ces écarts qu'on regrette de voir souvent dans les ouvrages des meilleurs écrivains.

"Voyageur convaincu, dit M. Cuvilier-Fleury, M. Marmier n'a pas seulement le goût des voyages ; il obéit, le jour où il part, à cette conviction, enracinée chez lui, que l'homme n'est pas fait pour rester en place. Il disait un jour, à une époque où l'agrément de sa conversation le faisait fort rechercher du grand monde : " Ces sociétés m'enchantent, mais ces salons m'étouffent. Il faut que je parte. J'ai la nostalgie de l'espace." Cet écrivain nomade, ce voyageur bienveillant, à l'esprit ouvert, ce conteur sincère et naturel, cet homme du monde, aimable et aimé, a considérablement écrit, d'une plume agréable, facile, spirituelle. Son style se ressent un peu de la succession rapide de ses ouvrages ; il manque de vigueur et de relief. Mais ses livres, qui contiennent des tableaux si variés et si divers, qui promènent le lecteur chez presque toutes les nations civilisées et l'initient à leurs mœurs et à leurs littératures, sont d'une lecture aussi instructive qu'attachante."

Cette sévérité apparente peut surprendre quelques personnes qui ont lu ses ouvrages, mais il faut se rappeler que les critiques français ont leur franc-parler et que l'on n'apprécie pas les écrivains de la même manière qu'en Canada.

Chez nous, malheureusement, la critique n'existe pas, et nous voyons chaque jour des éloges hyperboliques, distribués à des écrivains idiots par d'autres guignols qui n'en savent pas plus long.

Ce genre de fumisterie n'est pas admis là-bas.

* * Ce bon M. Marmier, il a été bon jusqu'après sa mort et vous pouvez en juger, par une clause de son testament, qui institue un legs en faveur de ces marchands en plein vent, que ceux qui ont visité Paris ont vus tant de fois sur les quais, non loin de l'Institut.

"En souvenir des heureux moments que j'ai passés au milieu des bouquinistes des quais de la rive gauche, moments que je compte parmi les plus agréablement mouvementés de mon existence, je lègue à ces braves étalagistes une somme de mille francs. Je désire que cette somme soit employée par ces braves et honnêtes commerçants, qui sont au nombre de cinquante environ, à se payer un joyeux dîner et à passer une heure pleine d'entrain en pensant à moi. Ce sera mon remerciement pour les nombreuses heures que j'ai vécues intellectuellement dans mes promenades presque quotidiennes sur les quais, allant du Pont-Royal au pont Saint-Michel."

Des amis de Marmier, en apprenant cette nouvelle, se sont hâtés d'en informer les légataires, mais, à leur grand étonnement, aucun d'eux n'a paru surpris de la chose.

—Nous le savions depuis longtemps, dit l'un d'eux, car M. Marmier lui-même nous en avait parlé plusieurs fois, mais, ajouta-t-il, d'un air triste, nous préférierions ne pas dîner ainsi et voir le vieil académicien nous rendre encore visite, comme il l'a fait si longtemps.

C'est un joli témoignage rendu à un homme de bien.

* * Les Mexicains semblent avoir voulu célébrer à leur manière le quatrième anniversaire de la découverte de l'Amérique, mais je ne crois pas qu'ils aient lieu de s'enorgueillir de l'événement dont leur pays vient d'être le théâtre.

C'est une double question de taxes et de religion qui en a été la cause.

Les habitants d'un petit village, Témocnie, purs descendants des Aztèques, ce peuple qui a laissé tant de monuments de sa grandeur et d'une civilisation bien antérieure à l'arrivée de Christophe Colomb, viennent de mourir bravement, les armes à la main, avec un courage qui a dû faire tressaillir les mânes de leurs héroïques ancêtres.

Les Témocniens, maltraités par le gouvernement mexicain, refusaient, depuis un an, de payer les taxes exorbitantes dont on les accablait, et une tentative de les réduire par la force avait complè-

tement échoyé, il y a quelques mois, puisque, dans un engagement, les troupes mexicaines avaient perdu vingt-deux officiers et quatorze soldats, à part quarante-cinq prisonniers.

C'est alors que le gouvernement mexicain résolut d'en finir et, quand les Témocniens apprirent ce qui se préparait, ils se contentèrent de dire : "Dieu est avec nous, et ne nous laissera pas prendre."

Ils étaient trente-huit contre douze cents hommes bien armés et disciplinés.

Réfugiés dans l'église et décidés à vendre chèrement leur vie, ils attendaient l'attaque qui eut lieu lundi, vers une heure de l'après-midi.

Ce fut une rude défense, mais la bravoure devait céder au nombre, et quand, l'église forcée, les vainqueurs se comptèrent, ils constatèrent avec stupéfaction que leurs pertes s'élevaient à 400 hommes !

Quelques Témocniens ont pu s'échapper et se sont réfugiés dans les montagnes où on va encore les traquer.

Avouez que ces braves gens méritaient d'être mieux traités ; mais, que voulez-vous, n'est-ce pas toujours la continuation du vieux système de civilisation ?

* * Je lis, dans un article publié la semaine dernière dans le MONDE ILLUSTRÉ, les phrases suivantes :

"Si le malheureux que son désespoir a entraîné à une résolution fatale ne se sentait pas, comme tant d'autres, la vaillance nécessaire pour gagner son pain, nos hospices lui étaient officiellement ouverts.

"Il n'y a pas une misère à Montréal qui ne trouve aujourd'hui un secours immédiat, car à défaut d'hospitalité, le malheureux a la ressource de la prison pour cause de vagabondage ; mais encore faut-il que ceux qui en ont besoin aient le courage d'aller la demander."

Il faut avoir un fier toupet pour écrire cela ! Comment ? comment ?? les hospices de Montréal sont officiellement ouverts aux gens qui n'ont pas le courage de gagner leur pain ! mais, c'est absurde, je proteste, ce n'est pas vrai du tout, ni à Montréal, ni ailleurs.

Ah ça ! dans quel pays les hospices sont-ils officiellement ouverts aux fainéants ? Au Canada ? Jamais de la vie.

Et cette prétention "qu'il n'y a pas une misère à Montréal qui ne trouve aujourd'hui un secours immédiat !" Mais c'est tout le contraire, et les magistrats de police, le Recorder et le chef de police ne savent que faire des malheureux—pas des fainéants—qui sont sans travail et sans le sou.

Il y a la ressource de la prison, dit béatement l'auteur de ces phrases abracadabrantes ; elle est jolie la ressource et cela prouve bien qu'il n'existe pas d'établissements hospitaliers où les malheureux peuvent se réfugier. Il n'y a pas d'assistance publique ici, et cependant Dieu sait si on en a besoin.

"La prison pour cause de vagabondage !" Une condamnation bien et dûment enregistrée qui constitue un casier judiciaire au pauvre diable qui en est victime.

Car c'est une victime que fait le tribunal en pareil cas, puisque, comme le dit Boistard, "il ne peut y avoir de délit là où il n'y a pas de fait immoral, là où il n'y a pas même d'acte matériel. Le fait de n'avoir ni moyen d'existence, ni domicile, peut ne renfermer en lui-même aucune immoralité ; il peut être, pour celui qui se trouve dans cette position, le résultat de circonstances malheureuses, du manque de travail, de la misère ; mais il ne révèle par lui-même aucune perversité intrinsèque."

* * La tirade du fabricant de l'article en question arrive comme des cheveux sur la soupe, à propos du suicide d'un jeune homme.

D'après lui, le dit jeune homme se serait tué parce qu'il avait lu Jean-Jacques Rousseau. C'est un résultat assez rare, heureusement, car si tous ceux qui ont lu Rousseau se tuaient, les entrepreneurs de pompes funèbres feraient vite fortune.

Cette imputation toute gratuite est d'autant plus ridicule que J.-J. Rousseau dit lui-même dans un

de ses ouvrages : "Le suicide est une mort furtive et honteuse ; c'est un vol fait au genre humain."

Mais il est bien plus simple de dire : "C'est la faute à Rousseau ; c'est la faute à Voltaire !"

Quant à moi, je soupçonne le dit jeune homme d'avoir plutôt lu le dictionnaire de Boucherville, le dictionnaire de Baillargé, la géographie de Tous-saint et autres produits du même genre, et je comprends alors, sans l'approuver, la détermination qu'a prise ce pauvre diable de quitter un monde où l'on publie de pareilles choses.

CARNET DU ' MONDE ILLUSTRÉ ' "

Tous nos lecteurs savent que le monument Jacques Cartier, dont nous publions aujourd'hui une vue, fut inauguré le 24 juin 1889, par la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec. Comme nous en avons déjà donné une description complète dans notre numéro du 21 février 1891, nous y renvoyons les amateurs.

* *

Le Cercle Ville-Marie, la belle association récréative et littéraire de la jeunesse étudiante, canadienne-française et catholique, de Montréal, a fait, le 4 du mois courant, l'élection annuelle de ses officiers. Nos lecteurs connaissent bien cette institution, plusieurs pour nous avoir vu en traiter ici assez souvent, un bon nombre pour avoir eu l'avantage de jouir de ses brillantes séances dramatiques, littéraires et musicales. Ils s'y intéresseront bien davantage en apprenant que, dans le nouveau bureau de direction, deux de nos collaborateurs ont été élus : M. J.-G. Boissonneault, E. D., comme président, et M. G.-A. Marsan, E. D., comme secrétaire correspondant. D'autres noms de jeunes gens très bien vus dans la classe instruite décorent aussi la liste de cette nouvelle organisation ; je cite de mémoire : MM. David Roberge, Raphaël Trudeau, W. Derome, E. E. M., Camille Paquet, Albéric Mondou, E. E. L., Achille Bergevin et A. Paulhus, comptables, Dr Gadbois, Primeau, avocat, etc., etc.

Aux heureux et dignes élus du 4 novembre, leur humble confrère offre tous ses compliments, avec ses vœux.

* *

A propos de la "maison de la rue des Forges, à Trois-Rivières, que nous illustrons aujourd'hui, M. Sulte m'écrivait : "Vous croyez peut-être que cette bonne vieille maison a une histoire ; non, elle n'a qu'un historien." Et le gai conteur m'en donne des notes, sur le ton gaillard qu'on lui connaît, notes que je résume ainsi :

M. Charles Prince, photographe, aux Trois-Rivières, passait, l'été de 1890, avec son appareil, dans la rue des Forges, lorsqu'il reconnut une figure souriante qui semblait guetter son passage à l'entrée d'un jardin de fleurs, semblable à ceux pour lesquels cette ville était si renommée, il y a moins d'un demi-siècle.

—Ne bougez pas ! cria-t-il, je vous prends *instantar*.

Et, vivement, il dressa l'objectif sur son trépied, calcula durant huit secondes la portée de la lentille, glissa la plaque, pressa le bouton, et dit :

—C'est fait ! Comment vous portez-vous, M. Sulte ?

—Pas mal, et vous ?

—Moi, plus que parfait !

M. Prince est acteur, chanteur, photographe, inventeur et diseur de bons mots.

La conversation fut gaie, à trois, car Mlle Sulte y prit part—et elle fut bien étonnée, quelques jours après, lorsque son image apparut dans le tableau photographique : elle s'était crue en dehors du rayon de l'instrument.

—En voilà une aventure ! dit-elle.

Prince ne manqua pas l'occasion de faire un bon mot

—Mettons que c'est une aventure rurale.—J. St.-E.



NEIGE

Dans la brume du soir qui tombe,
La première neige a voilé
Maison joyeuse et morne tombe
De son linceul immaculé.

Oh ! si la bise était moins froide,
Quel beau paysage à saisir !...
Les vieux murs, vêtus d'herbe rouge,
Se poudreraient à plaisir ;

Telles que des points de Malines,
Déjà, sous d'invisibles doigts,
Les plus coquettes mousselines
Se drapent à travers les bois.

Et là-haut, les deux tours jumelles
Qui, sur les angles du château,
S'élèvent aux cieux gris comme elles,
Se tendent d'hermine bientôt....

Pendant que cet hiver champêtre
Va tout son charme déployer,
Qu'il fait bon fermer la fenêtre
Et se rapprocher du foyer !

Paris, 1892.

ALFRED TENNYSON (Voir gravure)

Le grand poète que l'Angleterre pleure en ce moment est né à Somerset, le 6 août 1809. Son père était pasteur.

Le goût des lettres se fit voir en lui de bonne heure, et, pendant qu'il terminait ses études à Cambridge, il composa son premier poème bien connu, *The lover's tale*, qui fut suivi par un bon nombre d'autres tout aussi jolis ; mais son chef-d'œuvre est sans contredit les *Idylles du roi*, qui parut en 1858.

Depuis lors, Tennyson s'est maintenu dans ces hauteurs sans les dépasser. Entre temps, il composa les poésies de circonstances, que sa position de poète-lauréat le mettait dans l'obligation de faire.

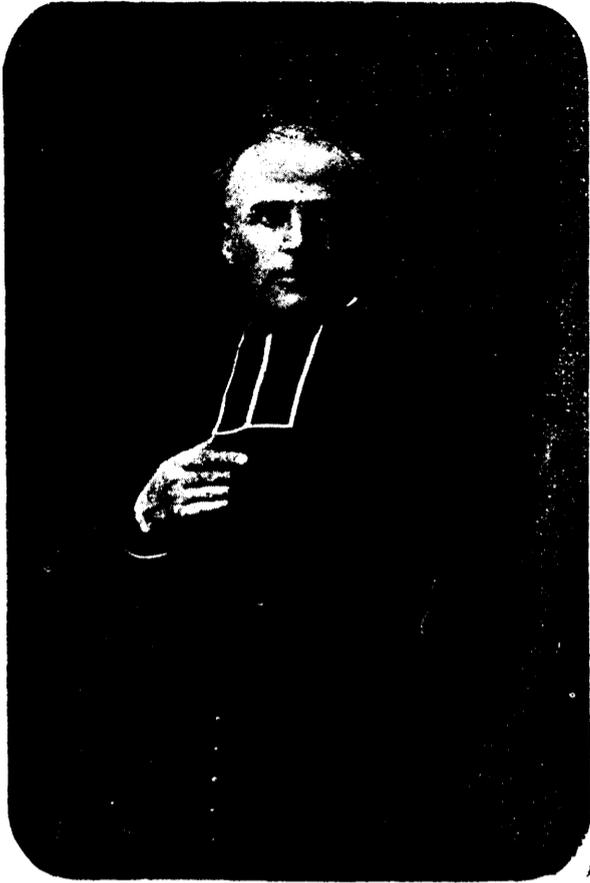
Lord Tennyson est le dernier de ces inspirés qui se sont passés le flambeau sans le laisser s'éteindre, depuis Shakespeare. Tout à tour il fut ranimé par Milton, Dryden, Pope, Byron, Wordsworth, et celui qui vient de mourir.

Il termine cette brillante série de génies poétiques qui ont fait l'Angleterre littéraire d'aujourd'hui, et la décadence qui va probablement suivre sera d'autant plus terrible.

Les opinions sont comme les clous : plus on tape dessus, plus on les enfonce.—ALEX. DUMAS.

Les abus, c'est comme les cors aux pieds : on a beau les extirper, ils repoussent toujours.—Comte de DOUVILLE-MAILLEFEU.

Dans les grandes choses, les hommes se montrent tels qu'ils veulent paraître ; dans les petites, ils se montrent tels qu'ils sont.—CHAMPFORT.



M. L'ABBÉ CHARLES PERRAUD

M. l'abbé Charles Perraud, frère de Mgr l'évêque d'Autun, dont nous avons eu bien souvent l'occasion de citer les paroles d'évangile et de charité, l'un des plus célèbres prédicateurs de Paris, et, sans contredit, le plus sympathique, le plus charitable, le plus dévoué, a été emporté en janvier dernier, en quelques jours, par une congestion pulmonaire, des suites de l'influenza.

Quel affreux coup d'apprendre en même temps que sa maladie, la mort d'un ami spirituel d'une aussi haute valeur, que l'on a vu chez soi, plein de santé, quelques jours auparavant !

Nous ne pouvions pas y croire, tellement c'était inattendu et cruel !

Ah ! ce n'est pas sur lui que nous pleurons, mais sur nous tous à qui il manquera tant ! Sa vie a été bien remplie ; cependant, que d'années encore il aurait pu faire du bien par l'éloquence dont Dieu l'avait doué ! Il nous semble l'entendre dire : " Mes amis, ne me plurez pas, je vous serai encore plus utile là-haut, je pourrai mieux intercéder pour vous."

M. l'abbé Charles Perraud était un de ces prêtres qui feraient aimer le sacerdoce aux plus récalcitrants. Sa mansuétude, — rien de mielleux, — sa simplicité, mélangées d'une énergie martiale dont son frère et lui ont sans doute hérité de leur père, mort officier supérieur ; son extrême tolérance et indulgence pour les autres, sa sévérité rigide pour lui-même, jointes à un tact exquis, à une justesse d'appréciation rare, à une délicatesse de sentiments ineffable rendaient ses conseils précieux au plus haut degré. D'un esprit libéral, connaissant le monde parisien à fond, d'une charité infatigable, depuis longtemps il avait distribué sa fortune aux pauvres, et Celui qui amassait la foule, opulente dans les églises les plus aristocratiques, sous le charme de sa parole, habitait à un modeste cinquième, avec quatre-vingt-dix marches à gravir pour y atteindre !

Lorsqu'il venait de faire tomber des milliers de francs dans la bourse des œuvres de charité, il s'esquivait à pieds, par une porte dérobée, enroulé dans son manteau, sous la bise, encore moite des efforts nécessités par le prêche si fatigant dans les grandes nefs parisiennes.

Pour les pauvres, pour ses amis, pour l'Eglise

c'est une perte irréparable. Ses dernières volontés ont été que son convoi fût celui " d'un pauvre, et qu'il n'y ait pas de fleurs sur son cercueil ! "

Mais quel émouvant spectacle que ce corbillard du pauvre entouré de tout le clergé de Paris, suivi d'une foule affligée, prise dans tous les rangs de la société, ayant en tête, comme un fanal, la robe violette de l'Evêque—le frère—stoïque dans sa fervente croyance !

Il n'est pas de vertus qu'il n'exerçât, pas de qualités qui ne fussent siennes ; savant érudit, il aimait à approfondir les découvertes scientifiques modernes et possédait notre difficile langue française en digne frère d'académicien.

Doué de l'extérieur le plus sympathique, de manières bienveillantes et distinguées, en dépit de ses cheveux blancs, il ne paraissait pas ses soixante et un ans, à cause de cette sérénité du regard, miroir de la pureté de l'âme qui donne une jeunesse éternelle. Président de l'Œuvre des dames patronesses de l'Asile des enfants infirmes, de la rue Lecourbe, tenu par les frères Saint-Jean de Dieu, il était toujours prêt à se dévouer pour toute œuvre de charité, mais son œuvre de prédilection était celle des Conférences populaires.

Il souhaitait en voir établir dans toutes les paroisses. Chaque Carême, en outre de ses prédications à Sainte-Clotilde ou à la Madeleine, il faisait à Saint-Roch, et le plus souvent à Saint-Ambroise, des Conférences pour hommes. Pendant les hivers les plus rudes, il revenait à dix heures du soir du boulevard Voltaire, traversant tout Paris, après une conférence fatigante, et s'offrant ainsi à la maladie qui l'a emporté, récompensé de voir l'Eglise remplie par les employés et les ouvriers de ce quartier populaire. Si je possédais la fortune de quelques-uns de ces grands de la terre qui ne manquaient jamais à ses sermons et s'honoraient de son amitié, je me plainrais à fonder cette Œuvre en souvenir de lui ! Sa modestie nous pardonnera ces quelques lignes émues que nous n'avons pu retenir sous le choc de notre chagrin ; pour nous il restera inoubliable.

Sa mémoire vivra sur la terre comme son âme dans les cieux !

* * *

NOTES BIOGRAPHIQUES.—M. l'abbé Charles Perraud est né à Bayonne, en 1831. Son frère aîné, Adolphe, est né à Lyon, en 1828, leur père étant militaire et changeant de garnison. Ils ont été élèves au collège, à Paris. Adolphe entra à l'école Normale ; il était un des meilleurs élèves, et de plus fort pieux, d'après ce que lui écrivait leur ami

MADAME LOUISE D'ALQ, directrice des *Causeries Familiales*, de Paris

d'enfance, Henri Perreyve : " Tu portes dans ta soutane notre vocation à tous."

Quoiqu'il ne reçut les ordres qu'après ses amis, c'est lui qui les soutenait. Charles Perraud était un des disciples préférés du R. P. Gratry ; il fit partie de l'Oratoire tant que sa santé le lui permit. Il laisse plusieurs ouvrages de grand mérite : *La libre pensée dans le christianisme*, *Méditations sur les sept paroles de Jésus-Christ sur la croix*, etc. Sa mort a été édifiante : pendant ses derniers jours, il a demandé qu'on laissât entrer tous ceux qui se présenteraient, " voulant évangéliser jusqu'à sa dernière heure."

Son frère aîné, Adolphe, après avoir tenu la chaire de la Sorbonne est devenu évêque d'Autun et membre de l'Académie française ; sa grande austérité l'a fait surnommer " l'ascète d'Autun," comme on dit " l'aigle de Meaux," de Bossuet. Le saint Père a déclaré dernièrement que c'était lui qui avait le mieux interprété sa dernière encyclique, par une lettre que Mgr Perraud a écrite. Il est une des sommités de l'épiscopat français. A propos de la mort de son frère, qu'il chérissait, il a écrit, dans une lettre intime : " Je n'ai pas à vous apprendre quelle profonde blessure je porte au cœur ; je ne puis la supporter que par l'intensité de la prière et de l'union à Dieu, seul capable de me soutenir et de me consoler !"

La dernière instruction de l'abbé Charles Perraud a été sur la charité, et sur la IIe épître de saint Paul aux Corinthiens :

" Misérables par notre condition de créatures, sujets aux infirmités et à la mort, notre pauvre corps s'en va tous les jours en dissolution, épuisé par les années et par la maladie ; mais c'est pour se relever rajeuni et renouvelé dans la vie éternelle ! Et notre âme, qui tantôt penche, tantôt trébuche dans le chemin de la vérité et de la vertu, elle deviendra immuable dans la vérité, dans le bonheur et dans la sublimité de la gloire... Faites la charité, et dans la mesure où vous aurez donné ce que vous possédez, et où vous vous serez donnés vous-mêmes, le Seigneur vous accordera cette lumière de l'intelligence qui fera en vous la gloire éternelle !

MME LOUISE D'ALQ.

NOS CORRESPONDANTS A L'ETRANGER

MADAME LOUISE D'ALQ



UR le point d'insérer, dans quel qu'une des galeries littéraires du MONDE ILLUSTRÉ, le portrait de cette publiciste distinguée, de cette écrivain brillante et féconde, à l'esprit si chrétien, Mme Louise d'Alq, nous étions à nous demander sous quelle dénomination nous la présenterions aux lecteurs.

Sous notre titre général : " Les écrivains de toutes les littératures," peut-être ? Elle y eut assurément tenu une place parmi les premières. Mais, comme nous sommes bien plus heureux de la compter parmi " Nos correspondants à l'étranger," et de la faire connaître comme telle à nos nombreux amis, maintenant qu'elle vient d'offrir au MONDE ILLUSTRÉ le remarquable article, presque entièrement inédit, et qu'on peut lire dans une autre colonne, à propos de l'éminent prédicateur, M. l'abbé Perraud, frère de l'académicien, monseigneur l'évêque d'Autun : l'un et l'autre étant des amis à Mme d'Alq.

Cette contribution presque inespérée à notre œuvre modeste, de la part de cette savante et digne plume parisienne, est un honneur marquant pour nous : aussi l'apprécions-nous très vivement, non sans nous bercer, tout bas, de l'espoir qu'elle ne sera point unique, et que le concours de notre très estimable co-sœur des *Causeries* nous est acquis définitivement, dans la mesure du praticable. Les lectrices du MONDE ILLUSTRÉ, et même un bon nombre de ses lecteurs, qui connaissent déjà bien Mme d'Alq, y gagneraient beaucoup pour leur amusement, leur instruction et leur édification. Et la haute sympathie de Mme d'Alq pour le Canada nous permet cet espoir.

En attendant que cette bonne aubaine se renouvelle pour nous, essayons de dire ce qu'est Mme d'Alq. Plutôt, complétons en quelques traits rapides ce que déjà nous avons eu l'honneur de dire d'elle, l'an dernier, à l'occasion de son article, si pratiquement pensé, *Savoir lire*, par nous reproduit, que nous avons même eu à défendre contre certaines agressions, et ce que nous écrivions d'elle, naguère encore, en faisant une appréciation, bien imparfaite, de *La philosophie d'une femme*, son remarquable ouvrage.

Mme d'Alq est quelqu'un : quelqu'un par sa plume dont la mâle vigueur, n'excluant pas un réel charme tout féminin, s'est affirmée souvent ; quelqu'un par son caractère solidement trempé, son jugement équilibré et sûr, et puis son cœur de femme, fier, noble, et doux, qui tempère tout cela avec bonheur et y fait croire, infailliblement.

Mme d'Alq, qui écrit depuis nombre d'années déjà, dans la double publication périodique qu'elle dirige (au No 4, rue Lord-Byron à Paris) *Les causeries familiales* et *Paris charmant*, n'a cessé de livrer les bons combats, et c'est aussi une idée hautement pratique et partout morale qui ressort dans tous les volumes qu'elle a signés. Ils sont très nombreux, et l'on ne sait trop ce qu'il faut admirer plus en cette plume de femme, de son abondance ou de sa solidité. Les titres seuls de ses ouvrages : *La science de la vie*, *Notes d'une mère*, *Fortune et Ruine*, — nouvelle pour jeunes filles, — vingt autres encore, disent assez haut dans quel esprit d'utilité ils ont été faits. Le *Savoir-vivre universel*, entre autres, l'un des ouvrages principaux de Mme d'Alq (trois volumes, à une piastre chacun) a pris bientôt le premier rang dans les travaux du genre et est resté classique.

Certains de mes lecteurs et quelques lectrices probablement, aimeraient savoir quelque chose du caractère intime chez cet aimable écrivain. Prévoyant cela un peu, j'ai osé demander à madame d'Alq quelques détails ; voici les seuls qu'elle croit devoir me communiquer ; je les estime suffisants pour la révéler bien :

" Je mène, m'écrit-elle, une existence très austère, très philosophique, je veux dire simple, satisfait ; je sors peu, mais je fréquente la meilleure société."

Ses liaisons avec monseigneur d'Autun et le regretté défunt, son frère, qu'elle biographie aujourd'hui, son intimité avec la brillante marquise de Bloqueville sont une sûre garantie de ce choix de société. Quant à la vie gaie, simple, satisfait, de Mme d'Alq, cette seule photographie d'elle, que nous reproduisons, la raconte toute. Cette travailleuse à l'air doux, dans la fenêtre de son cabinet, pendant qu'elle compose aspirant la poésie d'un gracieux jardin pour en décorer ses écrits, est une heureuse, certes, et une sincère.

JULES SAINT-ELME.

LES RUINES DU CHATEAU BIGOT (Voir gravure)

Il a été publié, plusieurs fois déjà des gravures de ces ruines tristement historiques, mais on ne saurait les mettre trop souvent sous les yeux du peuple oublieux, parce qu'il est salutaire de reporter sa pensée sur les scélérats qui ont fait perdre à notre mère-patrie, la France, le fruit de longs travaux héroïques.

Marmette, notre romancier, a donné dans *L'Intendant Bigot* une magistrale description du sujet de notre gravure, laissons le parler.

" S'il est, dans les environs de Québec un site dont le seul nom fasse lever dans l'imagination toute une volée de souvenirs légendaires, c'est certainement Beaumanoir ou le Château-Bigot.

" Situées au milieu de bois solitaires que domine la montagne de Charlesbourg, les ruines moussues de Beaumanoir doivent leur mystérieuse renommée autant à leur isolement qu'à la réputation suspecte de l'intendant Bigot, l'ancien maître de cette demeure seigneuriale....

" Vous avez devant vous tout ce qui subsiste aujourd'hui du Château-Bigot, les deux murs de pignons et celui de refend. Quant au reste de

l'édifice : toit, murs de face, poutres et planchers, presque tout s'est effondré sous la pression de l'irrésistible genou du temps....

La façade était percée de sept ouvertures à chaque étage. La porte d'entrée se trouvait au milieu du rez-de-chaussée, entre six fenêtres qui n'avaient rien de gothique, malgré ce qu'en dit M. Amédée Papineau, dans sa légende de *Caroline*. On voit que le maître n'avait demandé aucun effort d'architecture à la construction de cette solide maison bourgeoise, plutôt faite pour le confort que pour le plaisir des yeux. L'édifice avait cinquante-cinq pieds de long sur trente-cinq de large....

" L'endroit semble bien choisi pour y couronner les plaisirs de la chasse par de jolis petits soupers imités des festins du Parc-aux-Cerfs."

C'est là, sans doute, que l'homme maudit par nous tous, menait joyeuse vie et ne se refusait rien, pendant que la plèbe crevait de faim et mourait de froid.

E. Z. MASSICOTTE.

PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois d'OCTOBRE a eu lieu samedi, le 5 novembre, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	6,168....	\$50.00
2e prix	No.	49,454....	25.00
3e prix	No.	25,167....	15.00
4e prix	No.	4 308....	10.00
5e prix	No.	23,624....	5.00
6e prix	No.	2,266....	4.00
7e prix	No.	1,478....	3.00
8e prix	No.	35,048....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

34	4,290	13,383	21,751	32,957	43,561
50	4,469	13,523	22,877	33,632	43,806
74	4,670	15,497	24,547	34,716	44,143
126	7,111	15,977	24,806	35,108	44,385
350	7,885	15,983	24,940	36,427	44,473
621	7,910	17,107	25,196	38,439	44,502
706	8,559	17,525	26,037	39,925	44,778
1,564	8,654	18,321	26,181	41,301	45,236
1,583	9,026	18,707	27,404	41,386	46,947
2,330	10,153	19,048	27,832	41,452	47,416
2 503	10,405	19,789	28,048	41,917	47,882
3,303	10,859	20,939	28,846	42,076	47,906
3,622	11,680	21,046	30,778	43,140	48,069
3,939	13,365	21,470	32,602	43,538	49,757
4,172	13,377				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'OCTOBRE sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Béland, No. 276, rue Saint-Jean, Québec.

CATARRHE, NON LOCAL, MAIS DE LA CONSTITUTION

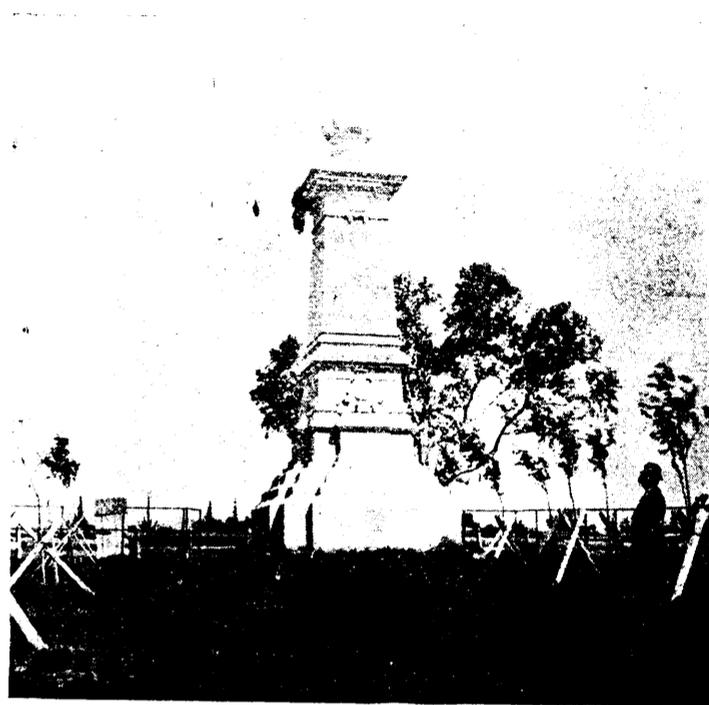
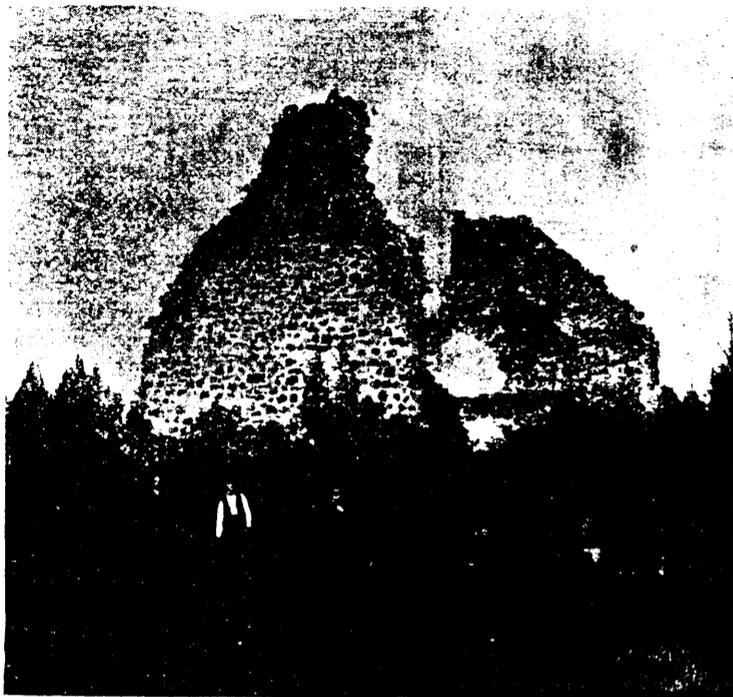
Le Dr Dio Lewis, l'éminent praticien de Boston, dit dans un article de revue : Il existe une erreur radicale dans presque tous les traitements du catarrhe ; ce n'est pas un mal du nez de l'homme, mais un mal inhérent à la nature de l'homme et se manifestant dans le nez, soit une manifestation locale d'une maladie propre à la constitution. Il déduit de là que l'usage du tabac à priser ou autres remèdes locaux est mauvais ; parce qu'e, tout en paraissant procurer un soulagement temporaire, ils causent, en réalité plus de mal que de bien. D'autres autorités compétentes partagent le sentiment du Dr Lewis. De là il suit que la seule vraie méthode pour guérir le catarrhe est d'employer un remède agissant sur la constitution, comme la Salsepareille de Hood, qui agit par le sang toutes les parties du corps, élimine toutes les impuretés et rend l'homme plus vigoureux. Elle combat la cause du mal et remet en bon ordre les membres malades. De ce résultat pratique il y a mille témoignages de la part de gens qui ont été guéris du catarrhe par l'usage de la Salsepareille de Hood.



LORD TENNYSON, POÈTE-LAURÉAT ANGLAIS, DÉCÉDÉ



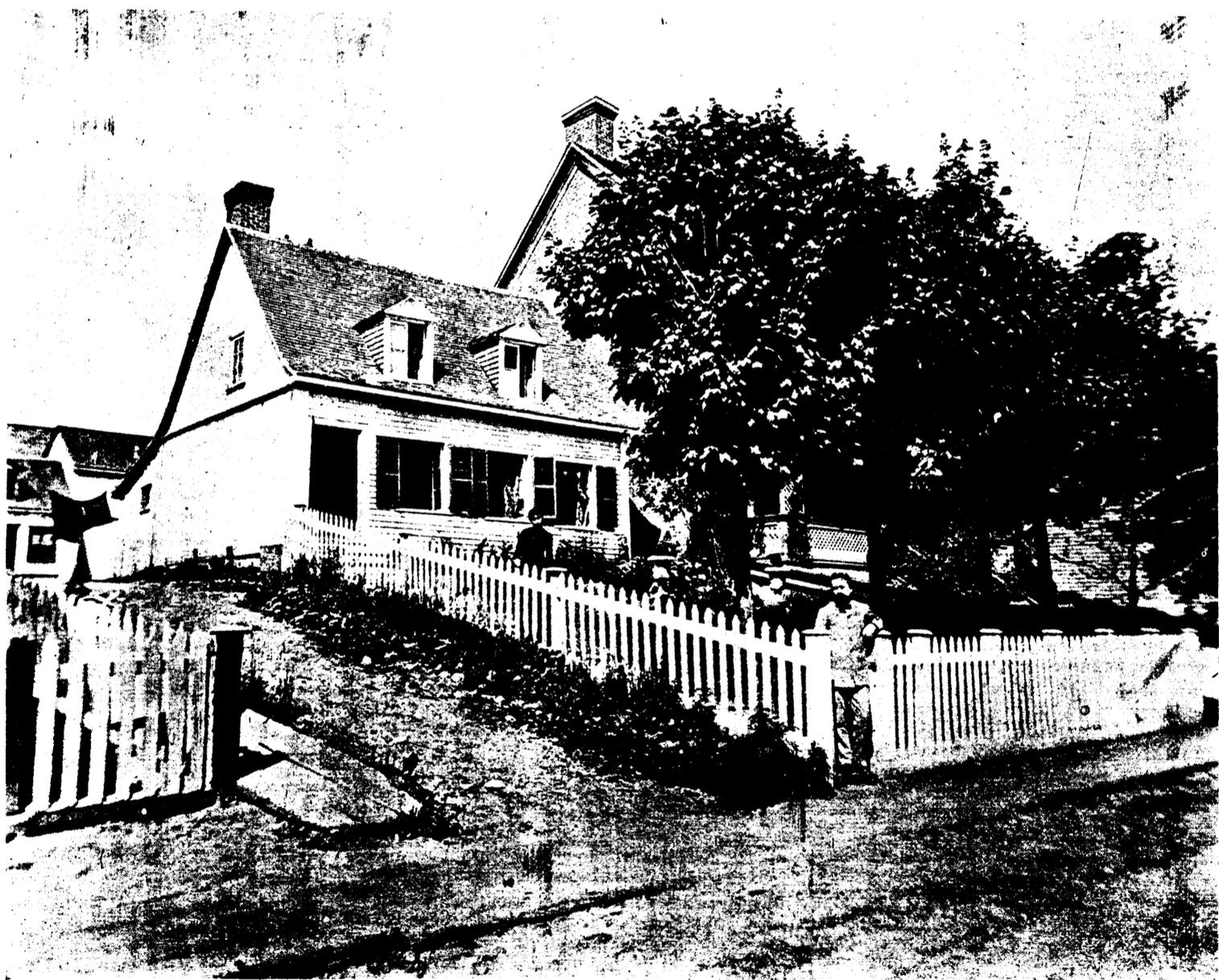
XAVIER MARMIER, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, DÉCÉDÉ



BEAUPORT—LES BUINES DU CHATEAU BIGOT

VILLAGE ST-CHARLES—MONUMENT JACQUES CARTIER

Photographies Pampalon (amateur)—Photogravures Armstrong



TROIS-RIVIÈRES — " MAISON ET JARDIN DE LA RUE DES FORGES

A TRAVERS LE CANADA



RÉVERIE

IMITÉ DE VOGEL

Je voudrais mourir comme meurt l'oiseau.
Après avoir aimé, chanté sans cesse,
Il s'en va cheminant vers son tombéau,
A travers la forêt, dans l'ombre épaisse.

Il rêve au frais vallon qu'il a quitté,
A la feuillée, au nid son doux empire,
Aux joyeux concerts de ses jours d'été,
Et dans un dernier chant sa vie expire.

Je voudrais mourir comme meurt l'oiseau,
Loin du monde, dans un pieux mystère,
Songeant au pays où fut mon berceau,
Exhalant mon âme en une prière.

XAVIER MARMIER.

LE SURNATUREL FIN DE SIECLE

LA SORCELLERIE CONTEMPORAINE

Les Parisiens (blasés, qui sous ce rapport ou dans des circonstances analogues n'ont pas pourtant les nerfs très excitables), ont été dernièrement mis en émoi par certains articles parus dans la presse, décrivant en détail les habitudes et manières de "trafiquants en magie et charmes," contemporains qui sont devenus assez nombreux pour former une classe à part, être reconnus comme tels, et admis à pratiquer comme "profession."

L'attraction mystérieuse qu'exerce sur les hommes et les femmes de tous les rangs de la société la pratique des sciences occultes est aussi vieille que le monde et aussi profondément enracinée que peut l'être la folie d'être raisonnables.

La civilisation avec ses lumières n'a pas encore fait disparaître la sorcière des anciens jours qui, à cheval sur un manche à balai, galoppait hardiment dans la tempête à travers la pluie et le vent.

Elle l'a simplement métamorphosée en élégante femme du monde, n'ayant, règle générale, d'intention aucune, d'envoyer pour le moment et à aucun prix son "double", comme parlerait probablement M. Stead, se promener dans la nuit et les ténèbres, mais manifestant au contraire de grandes prétentions au pouvoir surnaturel de lire dans le futur et par l'examen de l'extérieur de la main dérouler les vraies minutes des événements à venir et par celui de l'intérieur de faire au premier étranger venu l'histoire de tout son passé.

Les oracles, Augures et Sybilles, de la superstition pré-chrétienne, n'ont jamais promis ni tenu davantage.

Les hommes sages et instruits aimaient à croire pourtant que leur sénile influence avait disparu à l'aurore du christianisme dès que cet astre radieux eut effleuré les confins de l'horizon des siècles, et que jamais les cendres de ces prophètes sans crédit qui ne pouvaient se rencontrer sans pouffer de rire, ne se lèveraient de nouveau, pleines de vie, et qu'ils trouveraient des adeptes dévoués à l'avancement, au progrès de leurs théories divinatrices.

Apparemment les hommes sages connaissent bien peu les folies humaines et ont une bien chétive idée de l'effet produit par les esprits faibles sur la conduite générale de la société.

Quand les philosophes railleurs du dix-huitième siècle imputaient—avec une dérision aussi amère qu'injuste et cruelle—à l'Eglise catholique les superstitions du moyen-âge, et prescrivait comme panacée omniscure le doute et l'incrédulité universelle, ils avaient confiance, eux aussi, que leur "régne de lumière" dissiperait les derniers fantômes de la sorcellerie et que les "Augures" tomberaient enfin pour ne plus se relever.

Ils avaient oublié la pensée qui était dans l'esprit du poète latin, quand il disait :

Lorsque les Dieux sont chassés, c'est le tour du sorcier :
[il entre.

Depuis qu'ils ont déraciné la foi en tant d'esprits et combattu à outrance dans les contrées catholiques, il y a eu recrudescence de superstition de la pire espèce, et là où la superstition a été plus grossière et plus déshonorante, c'est précisément aux endroits où l'œuvre de destruction spirituelle avait été effectuée d'une manière plus complète.

Les sorcières se sont modernisées, il est vrai.

Elles ne vont plus dans la nuit courir sur les toits ou voltiger comme des ombres au-dessus de la forêt, mais confortablement assises dans leur salon, attendent les consultants qui ne manquent jamais de venir.

Qui peut dire combien d'existences ont été ainsi sottement gaspillées, qui auraient pu être utiles ; combien de vies ont été gâtées, combien d'âmes nobles peut-être ont été brutalement désillusionnées par le réalisme de la prédiction, combien se sont faits eux-mêmes et ont rendu les autres malheureux par leur aveugle et folle croyance aux sornettes de la diseuse de fortune ?

Cette question *prima facie* semble retentir comme un exagération mensongère et doit paraître une anomalie à la fin du dix-neuvième siècle—cet âge de lumière où tout homme est supposé avoir un fonds ou au moins un vernis d'instruction, et où les badauds—si nombreux hélas !—font si orgueilleusement parade de pitié ou de mépris pour ce qu'avec une lâche ironie ils appellent les "ténèbres du Moyen-Age."

C'est pourtant, il faut l'avouer, un fait malheureusement trop souvent constaté que, dans les grandes cités, les diseuses de bonne aventure peuvent se compter par centaines et que toutes vivent des produits de leur "profession," et plus d'une luxueusement.

Naturellement, et pour d'excellentes raisons, elles exercent leur métier sans bruit et tout en ne négligeant aucun moyen de s'attirer des clients, évitent toutefois avec le plus grand soin de provoquer sur elles la suspecte et trop critique attention des incrédules.

Cette "profession", qui est ni plus ni moins qu'une spéculation sur la folie humaine, a toujours été trouvée rémunératrice quand la personne qui la pratique est quelque peu habile. Et bon nombre de spécialistes sont en ce moment très achalandées pour la raison unique qu'elles savent administrer prudemment la besogne et faire valoir la marchandise.

Tant de rêveurs dans la vie réelle, tant de désœuvrés et d'esprits faibles, tant d'incompris désireront toujours avec une fiévreuse inquiétude faire une trouée dans l'inconnu, qu'il est aisé de les satisfaire.

Ils croient toute chose, pourvu qu'elle comporte avec elle une apparence de mystère, et si la Sybille a été assez ingénieuse, a déployé assez d'habileté pour toucher quelques cordes sensibiles de leur âme, ils emporteront une suprême illusion, quelquefois même une suprême consolation.

Il y a deux classes de diseurs de bonne aventure.

Le général, qui offre de vous lire le passé, le présent et le futur par n'importe quel moyen, à votre choix : palmistrie, thé, albumen, cartomanie, somnambulisme, etc.

Ceux-là sont pré-éminemment trompeurs et ne méritent pas un instant de considération.

Il n'y a en eux rien de remarquable, rien de bien curieux ; sur tous les points du globe leurs clients sont partout les mêmes : servantes et autres gens superstitieux des rangs généralement les moins éduqués de la société.

Nous n'entendons pas dire qu'ils ne sont jamais consultés par d'autres : tout au contraire ; mais les classes nommées leur fournissent leur plus considérable et leur plus précieux contingent.

Ils peuvent être riches—nous en connaissons quelque chose—mais d'ordinaire, ils s'imposent comme règle une maison d'assez commune apparence avec garni confortable, à quelque coin de rue.

Et ils font bien d'agir ainsi, car la classe qui les patronise presque exclusivement ne s'enquerrait pas auprès d'eux s'ils habitaient des maisons plus élégantes dans des quartiers plus fashionables.

L'autre classe de diseuses de bonne aventure, les spécialistes, est la seule vraiment intéressante.

Il n'y a pas à le nier : dans certains cas, plusieurs d'entre elles feront à celui qui met à essai leur science, des révélations non moins qu'étonnantes et d'une indéniable exactitude.

De même que les oracles des antiques Sybilles étaient enveloppés d'un sens qui n'était pas de ce monde, ainsi les oracles prononcés par les Sybilles du dix-neuvième siècle retentissent parfois étrangement comme s'ils ne venaient pas de la bouche d'êtres mortels.

Est-ce simplement l'expérience dans l'art de duper et de tromper qui donne à ces personnes le pouvoir de dire des choses si adéquates à la vérité ?

Ou bien, est-ce la tendance naturelle d'un chacun à prendre dans une réponse ambiguë seulement ce qui peut s'appliquer à lui d'une manière spéciale, tandis que, considéré sous un point de vue moins personnel, cette réponse ne signifie rien de tout cela—ce qui nous fait croire qu'on nous dit des faits quand nous sommes victimes d'une illusion, quand nous mêmes nous nous décrivons de la façon la plus absolue, la plus parfaite possible.

Nous avons dit que la civilisation et ses lumières, conjointement avec le progrès des sciences et l'incrédulité, n'ont fait qu'augmenter la sphère d'influence (avec excuses au monde diplomatique pour l'usage d'un mot dont il réclame l'exclusive possession), des sciences modernes.

Nous en trouvons la preuve dans la manifestation ouverte de prétentions à peine voilées, à peine dissimulées à la sorcellerie, qui sont entretenues par cette classe d'individus, qui, en dépit du nombre et des différences de leur secte peuvent être rangés sous le titre général de Spiritualistes.

Nous serons, sans aucun doute, probablement regardés comme antiquaires, pour nous servir du mot sorcellerie en connexion avec les recherches scientifiques.

Mais la couleur de l'étiquette n'altère pas le contenu.

Et quand, en l'an de grâce 1892, nous voyons des gens sérieux réclamer gravement le privilège d'envoyer leur "double" se promener à des centaines de milles de distance de l'endroit où se trouve le corps, nous sommes en droit de nous demander si nous n'avons pas reculé, rétrogradé aux temps mystiques où les sorciers se servaient du pouvoir de voyager dans l'espace à cheval sur un bâton.

Le grotesque dans l'équipement a disparu, mais le grotesque dans la prétention est le même.

Et quand d'éminents journalistes trouvent que le compte rendu de telles fêtes est si bien reçu du public, que cela paye de publier deux volumes d'exploits dont les antiques sorcières eussent été orgueilleuses, et à juste titre, ne sommes-nous pas autorisés à dire que nous allons être les témoins de la renaissance d'une discussion qui semblait depuis longtemps réglée à la confusion des superstitieux.

Les diseuses de bonne aventure d'aujourd'hui n'ont pas encore, il est vrai, atteint le stage de la manifestation du "double," mais avec la rapide appréhension qu'elles savent manifester de ce qui leur est utile pour le succès de leurs affaires, nous pouvons être sûrs qu'elles ne tarderont pas à en prendre l'initiative.

Et ainsi nous verrons les sorcières de la fin du XIXe siècle caracolant dans la tempête comme les sorcières du XIVe siècle.

Le monde marche ; *it rolls on* : c'est vrai.

Mais son éclipse est bornée : il tourne dans un cercle.

Le catarrhe dans la tête, c'est un malaise permanent, et pour le guérir il faut quelque chose d'aussi effectif que la Sarsapareille de Hood.

NOTES & FAITS

L'année 1893

En 1893, la fête de Pâques tombera le 2 avril, par conséquent le mercredi des Cendres sera le 15 février, l'Ascension le 11 mai, et la Pentecôte le 21 mai. L'année commence par un dimanche et se termine de même; de sorte qu'il y aura en 1893 cinquante-trois dimanches. La fête de l'Assomption tombe le mardi, la Toussaint le mercredi, Noël le lundi.

Le printemps commencera le 20 mars, l'été le 21 juin, l'automne le 23 septembre, l'hiver le 21 décembre. L'année s'ouvrira à peu près en pleine lune, la nouvelle lune de janvier arrivant le 13.

Il n'y aura aucune éclipse de lune, mais seulement deux éclipses de soleil, dont une totale. Elle se produira le 16 avril. L'autre aura lieu le 9 octobre.

* * * *

L'éloquence des larmes

Une petite fille, dont la père était un ivrogne fiéffé, fréquentait l'école de la localité. Un jour, elle revint en pleurant amèrement. Son père était justement d'un peu meilleure humeur que d'habitude. Il lui demanda ce qu'elle avait. Elle répondit :

— Je ne veux pas te le dire, père.

— Si fait, dit-il, je veux savoir.

Elle dit alors en entourant le cou de son père de ses deux bras :

— Les enfants courent après moi et m'appellent *fillette d'ivrogne*, et je ne puis m'empêcher de pleurer.

C'en fut trop pour le malheureux père. Il se rendit à la première réunion de tempérance dont il entendit parler et signa l'engagement de ne plus boire. Il fut fidèle. Il se rend maintenant à l'ouvrage le cœur léger et la tête dégaînée; et quand il rentre chez lui, le samedi soir, il rapporte à sa famille le fruit de son travail au lieu de le dépenser au cabaret.

* * * *

Cléopâtre, reine d'Égypte



Bien que d'autres reines aient régné glorieusement dans les royaumes d'Égypte et de Syrie, la renommée semble ne connaître qu'elle. Cléopâtre était la seconde fille de Ptolémé Aulète, et naquit en l'an de Rome 653. Son caractère formait un curieux mélange de talent et de frivolité, de caprice et de fermeté, de magnanimité et

d'artifice, de grandeur royale et de faiblesse plus que féminine. Elle eut à ses pieds les deux hommes les plus puissants de la terre : César et Antoine. Par la ruse et le manque de foi, elle causa la mort de son amant et la sienne, mais en même temps elle donnait à Rome une nouvelle naissance.

C'est une des femmes les plus extraordinaires dont l'histoire ait conservé le nom.

* * * *

Les fourchettes

Un proverbe dit que "les doigts ont été fait avant les fourchettes." Pendant très longtemps les nations occidentales n'ont pas eu de fourchettes; ni les Grecs ni les Romains n'en ont connu l'usage pour manger, quoi qu'ils eussent des fourches pour d'autres usages. Dans le moyen-âge, si elles étaient connues par exception, ce n'était ni pour découper, ni pour manger avant la première partie du XVI^e siècle.

Les Grecs et les Romains avaient des couteaux pour découper, mais quand ils mangeaient des

mets solides, ils se servaient de leurs doigts, qu'ils essayaient ensuite à des morceaux de pain. Quand ils prenaient de la soupe, ils se servaient de cuillers ou de morceaux de pain creusés; mais ils n'avaient pas de fourchettes, et cultivaient comme un art, avec beaucoup d'assiduité, le talent de découper. Le découpeur était un véritable artiste, guidé par des règles, et qui s'acquittait de sa tâche au son de la musique, avec des gestes appropriés. Un auteur de 1516 dit "que le découpeur ne doit mettre sur poisson, bête, volaille pas plus de deux doigts et le pouce," et il ajoute: "votre couteau doit être net et vos mains doivent être propres, et ne passez pas deux doigts et le pouce sur votre couteau."

Cependant les comptes de la maison d'Édouard I^{er} d'Angleterre pour l'année 1297, font mention d'une fourchette. Une fourchette est aussi portée dans l'inventaire de Charles V, roi de France, pour l'année 1379. Du reste, l'usage de porter les aliments à la bouche avec des couteaux a toujours existé et existe encore, et c'est pour cette raison qu'on arrondit les lames de couteaux à leur extrémité.

* * * *

Curiosités de la mode

Le manchon de fourrure qui, aujourd'hui, est exclusivement à l'usage des dames fut pendant longtemps, dit le *Musée des Familles*, porté par les hommes. Les estampes de la fin du XVII^e siècle et du commencement du XVIII^e siècle font surabondamment foi de cette coutume, les officiers eux-mêmes tant à pied qu'à cheval portaient le manchon.

Dès le XVI^e siècle les manchons étaient déjà connus pour les dames. Ils étaient venus d'Italie avec une quantité de modes et de parure. Du temps de François I^{er} on les nommait des *contenances*, ensuite on les appela des *bonnes grâces*, et enfin *manchons* du mot italien *manica*, ce n'est que sous ce dernier nom que les hommes ont commencé à en porter.

Il va de soi que l'usage du manchon étant admis et passé dans les mœurs de la cour qui semblaient immuables, la mode, qui vit surtout de changements, ne réussissant pas à le détrôner, dut tout au moins, comme on l'a vu de nos jours, le faire varier de volume; il y eut à un certain moment une sorte de lutte entre les gros et les petits manchons.

Les annales du Parlement de Normandie nous ont même à ce propos conservé le souvenir de certaine affaire assez étrange.

Un riche fourreur de Caen, trouvant que la mode des petits manchons était préjudiciable à son commerce, imagina, pour la décrier, d'en donner un au bourreau, avec un louis d'or, à condition qu'il s'en parerait le jour d'une exécution.

Ayant eu, peu de temps après, un malfaiteur à rouer, le bourreau parut sur l'échafaud avec son petit manchon. Les petits maîtres ne l'eurent pas plutôt appris qu'ils quittèrent les petits manchons.

Le lieutenant criminel, qui avait aussi un petit manchon qu'il n'eut pas voulu perdre, fit venir le bourreau qui avoua le fait du fourreur. Le fourreur, appelé, prétendit qu'il était libre de donner des manchons à qui bon lui semblait. Le magistrat le fit conduire en prison. Le marchand se pourvut contre l'auteur de sa détention devant le Parlement de Rouen, qui cita le lieutenant criminel à comparaître, lui adressa une mercuriale très sévère et le condamna à une forte indemnité envers le fourreur.

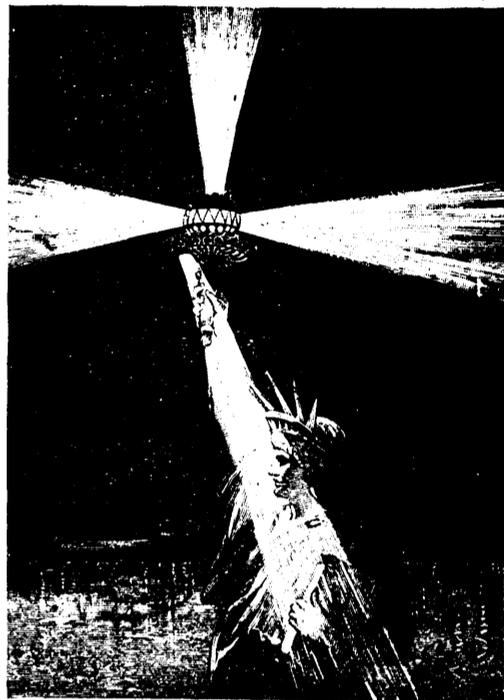
Et les petits manchons restèrent déconsidérés pour avoir été portés par le bourreau.

ILLUMINATION DE LA STATUE DE LA LIBERTÉ

On avait depuis longtemps songé à faire servir à autre chose qu'à des fins purement sentimentale la fameuse statue de la Liberté, coulée par Bartholdi et dressée en plein havre de New-York. Non moins qu'un monument de liberté, elle pouvait être un foyer lumineux, encore bien plus agréable aux navigateurs. Jusqu'à présent, on n'avait pas pu y réussir. Récemment, le major Heay, des

ingénieurs de l'armée, ayant été requis de soumettre des plans à cette fin, a proposé ce qui suit :

Dans chacune des vingt-cinq fenêtres percées dans le couronnement de la statue, au-dessus du front, placer deux lampes incandescentes du pouvoir de cent chandelles, avec réflecteurs en arrière.



Et, pour mettre en lumière le haut de la statue, actuellement invisible dans l'obscurité de la nuit, à cause de sa couleur sombre, placer une lampe à arc, du pouvoir de deux mille chandelles, sous le balcon de la torche, avec un réflecteur dirigeant vers la tête les faisceaux lumineux.

Ce rayonnement autour de la tête sera tellement puissant, que les navigateurs pourront probablement apercevoir celle-ci, lorsqu'ils passeront près de la statue.—J. St.-E.



Mme WILLIAM LOEHR

De Freeport, Ill., commença à baisser rapidement, perdit tout appétit et devint en une triste condition par la *DYSPEPSIE*. Elle ne pouvait manger ni légumes, ni viande, le pain rôti, même, la fatiguait. Elle dut abandonner le soin de sa maison. Après une semaine de traitement à la

SARSEPARILLE DE HOOD

Elle se sentit un peu mieux. Son estomac supporta mieux la nourriture et elle devint plus forte. Elle en prit 3 bouteilles, reprit son appétit, GAGNA 22 livres. Maintenant elle est en parfaite santé et fait aisément sa besogne.

Les *FILULES DE HOOD* sont les meilleures à prendre après dîner. Elles aident la digestion et guérissent le mal de tête.

LAPRES & LAVERGNE

PHOTOGRAPHIES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Laprés appartenait autrefois à la maison W. Notman & Fils — Portraits de tous genres et à prix courant. — Téléphone Bel, 7283.

CHOSSES ET AUTRES

San Francisco, Cal., U. S. A.—J'ai souffert de dyspepsie pendant plusieurs années. Le Diamond Vera Cura m'a radicalement guéri. Considérant comme mon devoir de rendre ce fait public, je prends plaisir à ajouter mon témoignage aux nombreux autres que vous recevez sans doute. Les pastilles Diamond Vera Cura sont certainement le remède le plus convenable, le plus propre et, je puis dire, le plus agréable que je connaisse. Votre dévoué.

E. F. BASSETT.

Chez les pharmaciens, ou envoyé sur réception du prix, 25 cts. Adressez E. A. Wilson, Toronto.

—Les cimetières de Londres couvrent une superficie de 2,000 acres, et la terre qu'ils occupent représentent un capital de 10 millions de piastres.

CATARRHE DANS LA TÊTE

Voilà un mal qui tient au mauvais état du sang, bien sûr, et ce qu'il faut c'est de purifier celui-ci pour guérir celui-là. La Salsepareille de Hood est le meilleur purificateur du sang, elle a guéri maints cas, très mauvais, de catarrhe. Elle donne appétit et refait le système.

Les Pilules de Hood agissent particulièrement sur le foie, le tirant de la torpeur pour le rappeler à ses devoirs naturels. Excellent médicament domestique.

LES NOUVEAUX MARIÉS

Ceux qui sont sur le point de se marier et qui ont besoin d'un ameublement de chambre à coucher, de salon, de salle à manger, etc., peuvent acheter aux conditions les plus faciles, au grand magasin populaire de F. LAPOINTE, 1551, rue St. Catherine. C'est là que vous trouverez le plus grand choix de meubles, pianos, tapis, prélatris, gravures, etc., etc.

Ceux qui a hêteront pour argent comptant auront un présent ou un escompte très libéral. Qu'en se le disse.

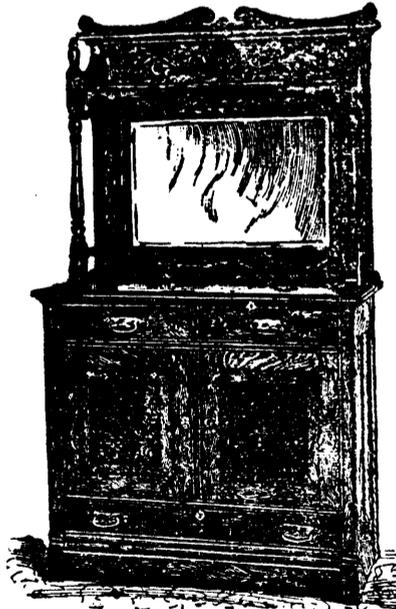
DES MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

UN BREUVAGE DELICIEUX ET FORTIFIANT

Le chocolat Menier.—Apprenez à bien faire une véritable tasse de chocolat en envoyant votre adresse à C. Alfred Chouillou, Montréal, et vous recevrez un échantillon gratis, avec mode d'emploi.

RENAUD KING & PATERSON
-- 652, RUE ORAIG --
Meubles ! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE
seulement \$22.

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

"German Syrup"

REMEDE POUR LES MAUX DE GORGE, ETC.

Ceux qui ne se sont pas servis du Sirop Allemand de Bosche pour les maux de gorge, etc., avancés, ne peuvent guère apprécier ce médicament à sa juste valeur. Les sensations délicieuses de bien-être sont des joies inconnues à ceux qui ne se servent pas du sirop Allemand. Le Sirop Allemand méprise les guérisons faciles. L'eau et le sucre peuvent procurer du soulagement à la gorge et arrêter les picotements dans la rate pour quelques temps.

Voilà ce que peuvent opérer les médecines ordinaires pour la toux. Le Sirop Allemand de Bosche est une spécialité pour les maladies de la gorge et des poumons. Lorsque vous avez souffert pendant plusieurs années de douleurs, toux, de la perte de votre voix, de crachements, d'hémorragie, de faiblesse, quand vous avez suivi toutes les prescriptions et tous les avis des médecins sans autre résultat que le désespoir, quand vous voyez arriver la mort, alors servez-vous du Sirop Allemand. Vous serez guéri. Vous vivrez si vous vous en servez.

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Deux années de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada



LES FORTIERS CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. I., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais désidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Femelles Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.
EVANS & SONS,
Agents pour le Canada.

A. LEOPRED
(Gradué de Laval et de McGill)
INGENIEUR DES MINES

Bureau principal : Québec ; Succursales : Sherbrooke ; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

—Pour tout ce qui a rapport aux mines—

Grand Tirage Monstre

Plus d'un demi-million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous au orisons, la Compagnie à se servir de ce certificat avec des fac-simile de nos signatures actuels dans les annonces.

Ed. Levesque
J. A. Eudy
M. A. Habel

Commissionaires

Nous, les sous-signés, Banques et Banquiers, palerons tous les prix gagnés aux Lotteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. Wainwright, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Vanau, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

LE GRAND TIRAGE MONSTRE

Aura lieu à l'Académie de Musique de la Nouvelle-Orléans,

MARDI, 13 DECEMBRE 1892

PRIX CAPITAL - - \$150,000

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$150 000 est.....	\$150,000
1 PRIX DE 40,000 est.....	40,000
1 PRIX DE 20,000 est.....	20,000
1 PRIX DE 10,000 est.....	10,000
2 PRIX DE 5,000 sont.....	10,000
5 PRIX DE 2,000 sont.....	10,000
25 PRIX DE 600 sont.....	15,000
100 PRIX DE 400 sont.....	40,000
200 PRIX DE 200 sont.....	40,000
300 PRIX DE 120 sont.....	36,000
500 PRIX DE 80 sont.....	40,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE 20 sont.....	20,000
100 PRIX DE 12 sont.....	12,000
100 PRIX DE 8 sont.....	8,000

PRIX TERMINAUX

1,998 PRIX DE 20 sont.....	79,920
----------------------------	--------

\$3,434 prix se montant à..... \$530,920

PRIX DES BILLETTS:

Billets complets \$10 ; Demi \$5 ; Cinquièmes \$2 ; Dixièmes, \$1 ; Vingtièmes, 50c ; Quarantièmes, 25c.

Prix pour les clubs : la valeur de \$65 en billets pour \$50

Tarifs spéciaux pour agents requis partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de plus de cinq piastres. Pour les autres nous palerons tous les frais, et nous palerons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyé à nos correspondants.

Adressez : PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRAIS DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U., un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

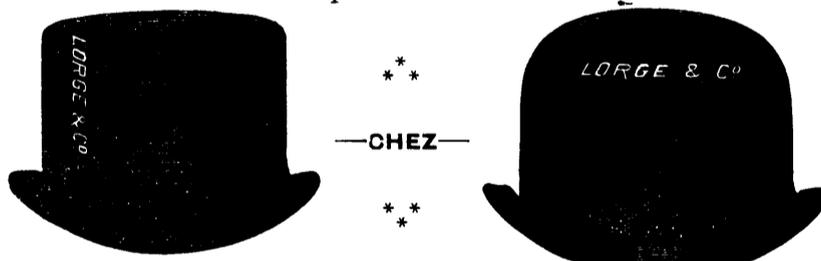
Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché ; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes ; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER LE CÉLÈBRE

CHOCOLAT MENIER

Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

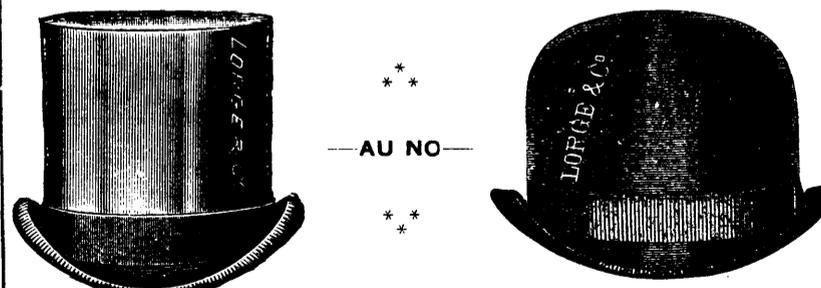
Pour avoir un Chapeau à la dernière Mode, allez



LORGE & CIE

Chapeau de soie, Pull over, Feutre, Casques, Manteaux, Etc., etc.

Qui sont vendus à des prix excessivement bas



21, RUE ST-LAURENT, MONTREAL



Nous arrivons au chemin, là où Valognes est mort.. —Page 64, col. 1

LA BELLE TENEBREUSE

TROISIÈME PARTIE

LA MARE AUX BICHES

—Que me reste-t-il à faire? car monsieur le juge prend toute la besogne pour lui... et il ne me laisse rien...

—Vous irez trouver le brigadier forestier d'Halatte. Il habite en forêt, à cinq minutes de La Novice, sur le bord de la route.

—Bien.

—Vous lui demanderez si lui ou des gardes n'ont pas surpris quelque braconnier, cette nuit, aux environs de la mare aux Biches, et à quelle heure. Nous devons nous entourer de toutes les précautions imaginables pour ne pas faire fausse route.

—Et c'est tout?

—Non. Vous le priez de vous accompagner jusqu'au théâtre du crime. Et là, tout autour, dans un rayon d'un kilomètre, vous chercherez avec lui si vous ne découvrirez pas la valise de cuir de Valognes avec ou sans les quatre cent cinquante mille francs.

—C'est une bonne idée, si monsieur le juge veut bien me pardonner

cette approbation. Le garde a l'œil fin, habitué aux pistes, il connaît son treillage sur le bout du doigt. On ne lui coupe pas une baguette qu'il ne s'en aperçoive. On ne lui enlève pas un panier de feuilles mortes qu'il ne le remarque tout de suite. Si la valise est enterrée quelque part, je suis sûr que nous la trouverons.

—Et je partage votre espérance, monsieur Pinson. Allez donc. Je vous attendrai au château. Nous retournerons ensuite à Creil. Et là, nous accompagnerons Beaufort jusque chez lui.

M. Pinson sortit du jardin, sans perdre une minute, et s'engagea dans la forêt, pour obéir aux instructions du juge.

—M. Laugier rentra à La Novice.

Il vit venir à lui Gérard, toujours pâle, et Beaufort.

Le docteur lui demanda :

—Vous n'avez plus besoin de mes services?...

—Non, pas aujourd'hui, monsieur Gérard.

—Je puis retourner à Creil?... Mes malades me réclament.

—Certes.

Beaufort s'avança :

—Gérard a sa voiture, dit-il... je vous demande la permission de profiter de la place qu'il veut bien m'offrir pour retourner à Creil avec lui...

—Non, monsieur, dit le juge, à mon grand regret, je ne puis vous laisser vous éloigner.

—Pourquoi donc ?

—J'ai encore besoin de vous pendant une heure ou deux. Ensuite nous rentrerons à Creil ensemble. J'ai ma voiture également et je vous reconduirai jusque chez vous.

—Comme il vous plaira, monsieur, dit Beaufort.

Il remercia Gérard qui salua le juge et partit.

Cinq minutes après, on entendit sa voiture rouler sur le gravier de la cour, puis s'éloigner dans la grande allée bordée de platanes et disparaître au tournant, dans la forêt, de l'autre côté de la grille.

Dans le courant de l'après-midi revint Pinson.

M. Laugier l'attendait avec la plus vive impatience.

Pinson commença son récit :

—Je suis donc allé trouver le brigadier Locmor, un drôle de nom un drôle d'individu. Il ne m'a pas dit trois paroles en deux heures. Je lui explique la situation, je lui raconte le crime. Je lui dis ce que je veux. Je lui demande :

—Avez-vous pincé des braconniers, cette nuit ?

—Non.

—Alors accompagnez-moi jusqu'à la mare aux Biches

—Bien.

Il met son képi, pend son carnier à son épaule et prend son fusil comme pour une tournée d'inspection. Nous arrivons au chemin, là où Valognes est mort.

Je lui dis :

—C'est là. Il faut chercher la valise tout autour.

—Bon.

—Vous voyez quel bavard ? "Non.—Bien.—Bon." Nous nous mettons au travail, nous faisons et refaisons dix fois le même chemin. Nous furetons dans toutes les broussailles.

—Et vous ne trouvez rien ? fit le juge.

—Rien que les traces déjà découvertes par nous, sauf, pourtant, des pas qui se rapprochaient de la mare. Locmor me les a moutrés en me disant : "Hommes." J'étais déjà content, je croyais à une piste nouvelle, quand je me suis souvenu que nous étions descendus ce matin jusqu'à la mare, lorsque M. Beaufort s'est trouvé mal. La piste trouvée par Locmor, c'était la nôtre.

—Avez-vous cherché autour de la mare ?

—Là, rien non plus.

—Et le brigadier forestier, qu'a-t-il dit ?

—Voyant qu'il ne trouvait rien, il a pris un air furieux. Il a retiré son képi pour me saluer ; puis il est parti en haussant les épaules et en disant : "Ma chique !" Non, bien, bon, hommes et ma chique, telles sont les seules paroles humaines que j'ai entendues depuis que j'ai quitté monsieur le juge.

—Je regrette que vos recherches soient restées infructueuses.

—Et monsieur le juge peut être certain que nous avons cherché consciencieusement. Locmor ne s'est pas montré bavard, mais il a de l'œil et du flair.

—Nous allons retourner à Creil.

—Lorsqu'il plaira à monsieur le juge, je dirai qu'on mette le cheval à la voiture.

—Tout de suite. Nous n'avons plus rien à faire ici.

Avant de partir, M. Laugier voulut prendre congé de Robert.

Le jeune homme était auprès de son père, que l'on avait transporté dans une chambre au premier étage. A genoux près du lit, il pleurait, la tête dans les mains.

Quand il vit entrer le juge d'instruction il se leva :

—Eh bien ? interrogea-t-il, les yeux tout mouillés de larmes, avez-vous découvert quelque chose ?... Trouverez-vous le meurtrier ? Vengerez-vous mon père ?...

—Je le crois, monsieur.

—Vous connaissez l'assassin ?

—Sans le connaître, du moins sans être sûr absolument, j'ai les plus graves soupçons contre un homme que je ne perdrai pas de vue.

—Ah ! vengez mon père, monsieur Laugier, vengez mon père, lui si bon, si généreux, si serviable... toujours prêt à rendre service... Le misérable ! Le misérable !... Avoir tué mon père ! mon père que j'aimais tant, que tout le monde chérissait... Demandez à ses ouvriers, ils l'adoraient ! Mon pauvre père !... te voilà sans vie, sans mouvement, toi qui étais toujours gai et si heureux de vivre !... Je ne puis pas croire que tes yeux ne me regarderont plus... que tes lèvres ne s'ouvriront plus pour me dire des tendresses... Je ne puis pas croire que ta main loyale ne s'appuiera plus sur mon bras pour aller faire ensemble de longues promenades dans la forêt, comme tu les aimais, le matin dans la rosée, toi si matineux !... Quel malheur ! quel malheur !...

—Le pauvre garçon ! murmura M. Laugier, ému de ce désespoir, malgré la sécheresse de son cœur.

—Vengez-le, monsieur Laugier, châtiez le coupable. Mon père n'avait jamais fait que du bien. Il n'avait point d'ennemis. Le coupable est sans excuse.

Gérard était rentré à Creil. Sa mère l'attendait, fiévreuse. A peine le docteur était-il chez lui que Marceline y venait.

—Eh bien ! Que s'est-il passé ? Que sais-tu ? M. Valognes est-il mort ?

—Il est mort, hélas !

—Assassiné ! On l'a assassiné !

Et elle eut la même parole que Robert, le fils de la victime.

—Lui si bon, si doux, si généreux, que tout le monde aimait tant. Raconte-moi les tristes détails de cette catastrophe. J'ai hâte de savoir.

—Que te dirais-je ?

Il lui fit le récit de ce qu'il connaissait.

—Et le coupable ? demanda Marceline. Le coupable... a-t-on des doutes ?

—Je crois que M. Laugier a des soupçons.

—Sur qui ?

—Tant que ces soupçons ne seront pas devenus une certitude, et que l'accusation ne sera pas devenue publique, je ne pourrai rien dire...

—Et le coupable, le connaîtrais-tu ?

—Oui, dit Gérard avec énergie. Je connais l'homme sur lequel se sont portés les doutes de M. Laugier. Ces doutes, c'est moi qui les ai fait naître dans l'esprit du juge.

—Comment ?

—Par mon rapport médico-légal.

Et tu es sûr, au moins, de ne pas te tromper ? Réfléchis à la gravité de ta responsabilité, mon enfant.

—Mon rapport est exact. Il va faire accuser un homme, peut-être, et je suis persuadé que cet homme est innocent. Innocent, je le jure... cet homme crie l'innocence par sa vie, sa parole, sa douceur. Il est impossible qu'il soit coupable... Et pourtant...

—Pourtant, tu doutes ?

—Comme ami, je suis sûr de lui... je répons de son cœur.

—C'est donc seulement comme médecin !

—Comme médecin, j'ai été obligé de dire la vérité.

—La preuve que tu as trouvée est donc accablante ?

—Non. C'est un indice grave. C'est surtout un inexplicable mystère. Mais qui preuve que, partant de cet indice, l'enquête ne va pas se fourvoyer ? Ah ! pourquoi ce juge est-il venu me chercher ? que n'a-t-il demandé un autre médecin ?... Que faire ? Il est trop tard... ce que j'ai dit, je devais le dire... Je ne puis le regretter... Pauvre homme !... pauvre homme !...

—Tu l'aimes donc bien !

—De tout mon cœur.

—Est-ce que je le connais ? demanda t-elle, avec inquiétude.

—Oui. Ne m'interroge pas. Plus tard, plus tard, plus tard !

—Et Robert ?

—Il est fou de désespoir. Il aimait tant son père !... Tu n'as rien dit à Modeste ?

—Non, je t'attendais pour cela. Tout à l'heure, je lui apprendrai la catastrophe qui atteint celui qu'elle aime.

Marceline était pâle et troublée.

—Tu as vu M. Beaufort ? dit-elle.

—Oui, fit-il en tressaillant.

—Que pense-t-il, lui ? Car, d'après ce que tu me dis, il accompagnait Valognes... sa blessure est sans gravité ?... Tu ne me parles pas de lui ?...

—Pourquoi t'en parlerais-je ? D'où viens que tu t'intéresses à lui ?

Elle ne répondit rien. Modeste entra, embrassa son frère, qu'elle n'avait pas encore vu, puisque Gérard était parti pour La Novice avant qu'elle fût levée. Modeste annonça à Gérard qu'un domestique, en bas, le demandait. C'était très pressé.

Gérard descendit et trouva dans l'antichambre, Jean, le valet de chambre de Beaufort. Le médecin le connaissait.

—Qu'y a-t-il ? votre maître est-il rentré ? Serait-il plus souffrant ? Avez-vous besoin de moi ?

—J'ai appris ce matin, en effet, que mon maître avait été blessé, mais je sais également que sa blessure n'a pas de gravité. Ce n'est donc pas ce qui m'amène.

—Alors, quoi ?

—Monsieur sait probablement que M. Daguerre de Morierval, l'associé de mon maître, habite notre maison. Tout un corps de bâtiment lui appartient. Depuis quelques jours, il n'a plus son valet de chambre qui est parti pour faire ses vingt-huit jours, et il ne l'a pas remplacé, de telle sorte qu'il est seul. Heureusement, une sonnette de sa chambre correspond à l'office, de telle sorte que les gens de M. de Beaufort peuvent toujours le servir lorsqu'il les appelle. Ce matin, ne voyant pas M. Daguerre sortir à son heure habituelle, mon attention a été mise en éveil. Ne le voyant pas non plus dans l'après-midi, j'ai commencé à être inquiet et j'ai pris sur moi de pénétrer chez lui. C'était une heureuse idée, monsieur.

—Il est malade ?

—C'est-à-dire qu'il se meurt. Je l'ai trouvé râlant dans son lit. Je l'ai appelé : "M. Daguerre !... M. Daguerre !... Qu'est-ce que vous avez ?" Bast ! C'est comme si j'avais chanté : *Femme sensible*. Il ne pouvait pas me répondre. Il avait perdu connaissance,

—Qu'est-ce donc ?

—Ah ! j'en ignore, docteur. Tout ce que je peux vous dire, c'est que je crois à une hémorragie, car j'ai remarqué des traces de sang sur des ser-

viettes et aussi de l'eau rougie dans une cuvette... Vous savez, il y a comme cela, paraît-il, des saignements de nez qui vous prennent sans qu'on sache pourquoi... On saigne, on saigne... Puis, crac, une faiblesse... Alors, si vous n'avez personne pour vous secourir... pour vous jeter de l'eau à la figure ou pour vous fourrer des clefs dans le dos, vous êtes mort.

—M. Daguerre est mort ?

—Non, mais à mon avis, je ne parierais pas quatre sous sur lui.

—J'y vais, dit Gérard.

Il remonta dans son cabinet, prit sa trousse à tout hasard et en courant se dirigea vers la maison de Beaufort, suivi par Jean, essoufflé. Un quart d'heure après, il était auprès du lit de Daguerre.

Jean lui avait demandé :

—Monsieur peut avoir besoin de moi ? monsieur désire-t-il que je reste auprès de lui ?... Je suis à sa disposition... Mon maître n'est pas rentré.

—Tenez-vous dans une chambre voisine. Je vous appellerai au besoin.

Daguerre n'était pas mort.

Comme l'avait dit Jean, il râlait.

D'un premier coup d'œil, Gérard s'assura que la description du valet de chambre était exacte : des linges traînaient sur le tapis, tout maculés de sang ; il y avait un peu de sang sur les draps ; du sang dans une cuvette par terre ; du sang sur des vêtements tachés de boue, jetés pêle-mêle dans un coin.

D'un second coup d'œil, Gérard, en inspectant le visage du malade, s'assura qu'il n'y avait pas eu d'hémorragie, ni par le nez, ni par la bouche, ni par les oreilles.

—Alors, c'est une blessure ! murmura-t-il ; une blessure ! Lui aussi ! Qu'est-ce que cela veut dire ?...

Il ferma la porte de la chambre, laissant la clef dans la serrure, de façon à ne pas être gêné par l'indiscrétion du valet de chambre, et il s'approcha du lit.

D'un geste rapide il enleva le drap et les couvertures, découvrant Daguerre.

—Je ne me trompais pas ! dit-il... Cet homme est blessé.

Autour de l'épaule gauche de Daguerre, des serviettes avaient été attachées tant bien que mal, empilées plutôt les unes par-dessus les autres.

Gérard les enleva une à une.

Bientôt il arriva à la plaie.

Daguerre avait reçu une blessure sous l'épaule gauche ; il y avait tout autour une inflammation extraordinaire, et le blessé avait dû perdre beaucoup de sang.

Gérard lava la plaie.

—C'est un coup de feu, murmura-t-il.

Il la sonda avec prudence et après quelques tâtonnements, qui devaient être douloureux, car ils firent vibrer le malade et lui arrachèrent des gémissements, sans pourtant le tirer de son état comateux, le docteur sentit un corps dur qui lui résistait tout en se mouvant sous la sonde.

—Ce doit être la balle !

Il introduisit sa pince et retira le projectile.

C'était une balle, en effet, qui s'était logée dans les chairs. Elle était de petit calibre et n'avait pas perdu sa forme sphérique.

La blessure n'avait atteint aucun organe essentiel.

D'où venait l'étrange faiblesse de Daguerre ?

—On dirait que cet homme a été blessé il y a plusieurs heures déjà, murmura le médecin. Personne ne l'a soigné. Il a perdu énormément de sang... la faiblesse est telle que je ne sais vraiment si je pourrai le sauver.

Il avait mis le projectile de côté.

Tout en découpant des bandes de toile et en effilochant une serviette pour faire un peu de charpie, il regardait la balle. Involontairement il pensait au drame qui s'était passé dans la forêt d'Halatte.

Il resta une heure ou deux auprès de Daguerre, le soignant ; il le fit revenir à lui ; Daguerre reprit connaissance, regarda autour de lui avec terreur et arrêta son regard sur le médecin.

—Qui êtes-vous, monsieur ? murmura-t-il.

Sa voix était faible comme un souffle.

Le docteur Gérard. Ne parlez pas. Ne vous remuez pas. Il y va de votre vie.

—Pourtant... il faut que je vous dise...

—Plus tard ! plus tard ! Vous m'expliquerez...

—Non... deux mots, seulement... Ne dites à personne... à personne... entendez-vous, que je me suis blessé... car c'est moi qui me suis blessé par imprudence... en désarmant mon revolver... Il ne faut rien dire, docteur... j'en appelle à votre honneur, à votre secret professionnel !...

—Il est inutile d'insister, monsieur ; je connais mon devoir.

—Bien, bien... merci.

Et comme s'il n'avait attendu que cette promesse, Daguerre laissa retomber sur l'oreiller la tête qu'il avait soulevée péniblement. Il referma les yeux. Et il ne bougea plus.

De nouveau, il était évanoui.

Et penché sur le lit, soucieux, pensif, Gérard disait :

—Cet homme vient de mentir... Il est impossible qu'il se soit fait cette blessure. J'ai deux preuves pour cela : la poudre, à bout portant, eût brûlé la peau... Et le trajet de la balle eût été tout autre... Cet homme vient de me mentir... J'en suis sûr... L'évidence le prouve !... Pourquoi ?... Dans quel but ?...

Et pour la seconde fois repasse en son esprit le souvenir de la Mare aux Biches et de l'assassinat du pauvre Valognes.

Il secoue cette pensée importune.

La balle qui a frappé Daguerre est là, sur le coin de la cheminée, où il l'a déposée.

Il la regarde encore, invinciblement attiré vers elle.

Il l'enveloppe soigneusement et la met dans sa poche.

Quelle est son idée ?

Daguerre revient à lui pour la seconde fois. L'extraction de la balle, le pansement du docteur lui ont fait du bien. Il respire librement, mais dans ses yeux, il y a je ne sais quelle épouvante. Son regard se porte sur les vêtements épars dans un coin de la chambre ; ces vêtements trahissent tout un drame mystérieux et lugubre. Le paletot était déchiré à plusieurs endroits, comme si l'homme qui le portait avait eu à subir une lutte ou comme s'il avait traversé d'inextricables broussailles. Le pantalon était maculé de boue jusqu'aux genoux. Les souliers étaient couverts de la terre sablonneuse de la forêt d'Halatte. Tout cela sentait l'humidité des mousses, des feuilles mortes, d'une nuit passée en forêt. Et sur chaque vêtement, sur le pantalon, le gilet, la redingotte et la chemise, du sang. La chemise et le gilet étaient troués. Sur le drap et sur la toile aucune trace d'une brûlure de poudre.

Gérard, un à un, avait pris ces vêtements.

Silencieusement, il les examinait.

Et tout à coup, le malade ayant fait un mouvement dans son lit, les yeux du docteur rencontrèrent son regard et ce regard exprimait si bien l'horreur, une atroce épouvante, que Gérard en fut frappé.

—Que cherchez-vous ? demanda Daguerre.

—Je cherche à découvrir dans quel but vous avez prétendu tout à l'heure vous être blessé vous-même en désarmant votre revolver.

—Que vous importe ?

—Il m'importe. Il se peut, en effet, que vous ayez été la victime d'un attentat. Alors, pourquoi n'avertiriez-vous point la justice ?

—La justice... De quoi vous mêlez-vous ?... Il y a eu imprudence de ma part. Et c'est tout. Soignez-moi et ne vous occupez pas des causes de ma blessure.

—Monsieur, dit Gérard gravement, je ne dirai en dehors d'ici que ce que vous m'avez autorisé à répéter. Ma profession m'oblige à être discret, comme un prêtre, comme un confesseur, mais rien, vous m'entendez, monsieur, rien ne peut empêcher le médecin de s'enquérir de ce qu'il soupçonne, de fortifier ses doutes, de se former une conviction. Eh bien, monsieur, j'ignore comment vous avez été blessé... dans quelles circonstances ; mais je vous adjure de me dire la vérité.

—Encore une fois, monsieur, que vous importe !

—Vous seriez effrayé des pensées qui me viennent, monsieur, si vous pouviez lire dans mon cœur.

—Et pourquoi, pour une blessure qui ne me semble même pas grave, car je sens que je vais mieux, pourquoi, dis-je, ce ton mélodramatique ? Est-ce que vous penseriez, par hasard, que j'ai été victime d'une tentative d'assassinat ?

—Peut-être.

—Eh bien, supposez-le, après tout.

—Dès lors, que ne prévenez-vous la justice ?...

Ce mot de justice avait le don d'émouvoir singulièrement Daguerre. Il se troubla. Il resta silencieux, son regard effaré allait de Gérard à ses vêtements souillés de boue et de sang. Et il se taisait.

—Cela, monsieur, dit-il à la fin, me regarde seul. Je suis le juge de ce que je dois faire. Supposez que je sois la victime d'une tentative d'assassinat.

—Il y a un coupable, il faut le châtier.

—J'en suis seul juge, encore une fois. Supposez que cette tentative ne soit qu'une vengeance... Supposez qu'il ne s'agisse pas ici d'un simple attentat dont le vol est le mobile, mais d'une affaire personnelle entre deux hommes qui ont des torts réciproques à se reprocher... Supposez enfin,

—je me fatigue à parler et, tout à l'heure, vous me recommandiez le silence— que la divulgation de ces torts réciproques intéresse l'honneur d'une troisième personne, d'une femme, si vous voulez... Ne croyez-vous pas, dès lors, qu'il faut, au contraire, coûte que coûte, que j'empêche cette divulgation et que le secret reste à jamais enseveli entre les deux hommes ?... le blessé et l'autre ?...

Gérard regarda attentivement Daguerre.

Assurément ce qu'il venait de dire était possible. En tous cas, c'était habile... Mais était-ce la vérité ?

Le médecin en doutait. Il se promit d'éclaircir ses doutes.

Pour le moment, il n'avait plus qu'à s'éloigner.

Ce qu'il fit. Mais il n'oublia pas d'emporter la balle.

—Je vais prévenir le valet de chambre de M. Beaufort de veiller à ce que vous ne manquiez de rien. Je vous enverrai dans le courant de la soirée une garde-malade.

—La garde-malade me suffira. Je sens que je vais dormir et je n'ai pas besoin de valet de chambre.

—Soit. Je lui conseillerai cependant de ne pas s'éloigner de l'office où communique, je crois, une de vos sonneries électriques. De telle sorte qu'au premier signal...

—Merci, docteur, vous pensez à tout.

—Je reviendrai demain matin.

—Vous me trouverez mieux, je l'espère.

—Moi, j'en suis sûr, monsieur Daguerre. Au revoir !...

Et il partit. Il fit à Jean la recommandation de ne pas s'éloigner.

—Vous pouvez compter sur moi, monsieur, dit le valet de chambre.

Daguerre, au moment où le médecin avait fermé la porte, avait dressé la tête pour l'écouter partir. Sa figure, très pâle, par l'énorme perte de sang qu'il avait faite, s'était cependant colorée aux pommettes, comme s'il n'avait

pas vécu ni respiré tout le temps que le docteur était resté près de son lit ; le départ du jeune homme paraissait rendre au blessé la respiration et la vie.

Quand il fut bien certain que Gérard ne reviendrait pas, il se leva lentement, péniblement.

Lorsqu'il fut debout, il chancela, sa faiblesse était extrême.

Il porta les mains à ses yeux. Il avait un éblouissement. Il fut obligé de s'étendre quelques minutes sur son lit, attendant que cela fût passé.

Puis il traversa la chambre, se tenant aux meubles, ferma la porte à clef.

Sûr maintenant de ne pas être dérangé, il prit un à un les vêtements qu'il avait déposés dans un coin, les examina aux rayons du soleil couchant qui pénétraient par la fenêtre.

—Si l'on trouvait ces hardes, murmura-t-il, comment expliquerais-je l'état dans lequel elles sont... Il y a des gens qui seraient capables d'y découvrir de la boue de la forêt d'Halatte. Il y a bien ce médecin de malheur qui a tout vu, qui a tout regardé avec une insistance qui m'a gêné horriblement. Mais il n'a rien compris. Dans tous les cas, qu'il le comprenne ou non, celui-là ne dira rien : le secret professionnel l'en empêchera. Le transgresser, c'est chose grave, car il se déshonorerait. Puis, s'il faiblit, s'il découvre la mystérieuse histoire de cette blessure, j'ai un moyen de l'empêcher de parler...

Il resta rêveur, longtemps, la tête inclinée sur la poitrine.

—Etrange hasard ! murmura-t-il... Gérard est mon fils ! Et je suis entre ses mains... Il pourrait me perdre s'il devinait ? mais, qu'il devine ou non, il se taira... Allons au plus pressé... Le plus pressé, c'est de faire disparaître tout ce qui peut trahir ma blessure...

Comme on était en septembre et que parfois les soirées sont fraîches, en ce pays boisé où la forêt et l'Oise produisent souvent des brouillards épais, Daguerre avait fait apprêter son feu. Pour que celui-ci flambât clair et joyeux, il n'avait qu'à jeter une allumette.

Bientôt la flamme pétilla en s'élançant dans la cheminée avec un roulement sonore.

Avec un couteau de chasse, il déchira en longues et minces bandelettes chaque pièce de ses vêtements épars. Et au fur et à mesure qu'il les déchirait, il les mettait dans la flamme, les retournant du bout de la pincette pour en activer la combustion.

Il détruisit de cette façon le paletot, le gilet, le pantalon et la chemise. Quant aux souliers, il se contenta de les laver, puis alla jeter l'eau souillée de boue et de sang dans les cabinets d'aisances.

Les linges dont il s'était servi pour s'essuyer en rentrant, maculés de taches sanglantes, furent brûlés également.

Tout était fini. A présent, on pouvait venir. Les taches des draps n'étaient pas apparentes. Avec des précautions, on ne les verrait pas.

Il regagna son lit. Il était épuisé. Il ferma les yeux. Il était temps qu'il se couchât, car il perdait connaissance.

Son évanouissement dura longtemps. Enfin, il en sortit.

—Dieu que je suis faible ! murmura-t-il... Il est vrai qu'on le serait à moins !... Quelle atroce et épouvantable nuit ! Et comme on vieillit en ces heures-là... Je suis faible... pourtant, je me sens mieux... C'est bon de vivre... Il me semble que je mangerais avec appétit.

Il sonna. Le valet fut quelques minutes sans venir.

M. Daguerre a besoin de quelque chose ? demanda-t-il.

—Je voudrais du bouillon et un peu de viande froide, avec un doigt de vin de Bourgogne...

—Je vais servir monsieur... Je demande pardon à monsieur de l'avoir fait attendre avant de répondre à son coup de sonnette, mais j'étais si effaré par tout ce que je viens d'apprendre.

—Quoi donc ?

—Eh ! monsieur, les gens de justice sont en ce moment au château. Figurez-vous que cette nuit M. Valognes a été assassiné en traversant la forêt d'Halatte, et mon maître a failli l'être aussi. Une balle l'a frappé à la tête, heureusement sans gravité.

—Et que fait la justice au château de Beaufort ?

—D'abord, on a reconduit monsieur chez lui. Mon maître étant parti avec M. Valognes, hier soir, n'avait pas sa voiture, et sa blessure le faisant souffrir il ne pouvait revenir à pied.

—Mais c'est tout naturel. Il n'y a pas de quoi vous effaroucher.

—Seulement, j'ai entendu vaguement qu'il était question de revolver. Mon maître avait l'air tout contrarié et M. Gérard aussi.

—Ah ! M. Gérard est encore ici ?

—Il a rencontré ces messieurs qui arrivaient au moment où il venait de sortir de chez vous. Il est entré avec eux.

—M. Beaufort n'a pas demandé à me voir ?

—Non. Pas jusqu'à présent.

—Si l'on me demande, vous répondrez que, m'étant trouvé plus indisposé, je me suis couché et je repose.

—C'est compris, monsieur. Ce sera la vérité, du reste.

Jean se retira.

—Si Beaufort se souvient qu'il veut se battre avec moi, il sera ici tout à l'heure, mais il attendra que je sois sur pied. Et quand je serai sur pied...

Une douleur plus aiguë du côté de sa blessure lui arracha un cri. Il se tint immobile pendant quelques minutes.

—Est-ce que le docteur n'aurait pas extrait la balle ? se dit-il. Mais si... c'est ce qui m'a soulagé... Et même je la lui ai vue entre les mains. Il l'examinait... qu'en a-t-il fait ? s'il l'a gardée, c'est qu'il a des soupçons plus précis... Quels soupçons ?... Et s'il cherche à les confirmer... s'il veut acquiescer une certitude... je suis perdu...

Il se lève de nouveau, rôle par la chambre, cherche partout.

Nul part il ne retrouve le projectile.

—Il l'a emporté, plus de doute !... ah ! malheur ! !

Soudain, il entend du bruit.

C'est le valet de chambre qui revient avec ce qu'il a demandé, un bol de bouillon, de la viande froide, du vin de Bourgogne.

Il entre.

Daguerre s'est rejeté vivement dans son lit. Jean a la figure bouleversée. Daguerre le remarque.

—Que se passe-t-il ?

—Ah ! monsieur, quel malheur ? quelle catastrophe !

—Eh bien, quoi ?

—M. Beaufort, mon pauvre maître !

—Que lui est-il arrivé ?

—Le juge l'a emmené, monsieur...

—Arrêté ? Beaufort ?

—Oui, monsieur, arrêté comme s'il était possible de croire que c'est mon maître, la douceur même, qui a assassiné M. Valognes, un ami ! Quel malheur ! n'est-il pas vrai ?

Il pose sur une petite table tout ce qu'il tient à la main, et sort en pleurant tout haut, après avoir placé la table près du lit de Daguerre, afin de permettre à celui-ci de se servir.

Et Daguerre, le regard mauvais, un sourire cruel sur les lèvres, Daguerre murmure :

—C'est singulier comme je me sens en appétit ! ! !

Que s'est-il passé au château ?

Ainsi que nous l'avons dit, le juge d'instruction avait fait monter Beaufort dans sa voiture pour le ramener à Creil.

Il l'avait reconduit jusque chez lui.

Là, M. Laugier avait dit :

—Pourriez-vous me montrer votre revolver, M. Beaufort ?

Beaufort était sans défiance.

—Je ne demande pas mieux. Veuillez vous donner la peine de monter avec moi jusqu'à mon cabinet. Vous verrez que je ne vous ai pas menti. Seulement je ne vois pas trop de quelle utilité cette comparaison pourra être pour l'enquête.

Le juge ne répondit rien.

Ils étaient descendus de voiture. Ils entrèrent au jardin. Gérard longeait l'allée. Il venait de quitter Daguerre et il songeait, la tête baissée, à toutes ces mystérieuses énigmes qui emplissaient sa vie depuis deux jours.

Beaufort l'accosta.

—Vous veniez me chercher ?

—Non, c'est M. Daguerre qui est au lit, souffrant.

—Tiens ! Qu'a-t-il donc ?

—Je ne sais pas encore, dit le docteur, gêné.

—Malade ? lui ? Allons donc ! murmurait Beaufort. Un séducteur d'enfant ne peut être qu'un lâche. S'il est malade, c'est qu'il a peur de se trouver en face de moi ! Et tout à coup, pensant qu'il aurait besoin de témoins pour ce duel.

—Vous partiez ?

—Oui.

—Ne pourriez-vous m'accorder un quart d'heure ?

—Très volontiers.

Beaufort précéda le juge, Pinson et Gérard dans l'escalier qui conduisait à son cabinet de travail. C'était là, dans ce cabinet que la veille, Marceline était venue demander pardon à son mari. C'était là qu'elle lui avait appris qu'il avait une adorable fille, Modeste !...

Il y pensait, en pénétrant au milieu de ses objets, de ses meubles familiers

—Modeste ! Modeste ! ! ! ma fille ! Je vais donc aller te voir, je vais donc pouvoir te serrer dans mes bras !

Et s'adressant à ceux qui l'avaient suivi :

—Voici mon revolver, dit-il.

Et il se dirige de confiance vers la panoplie sur la tenture rouge de la muraille. Son bras se lève pour décrocher l'arme à la place où il sait qu'elle est toujours pendue... mais son bras reste levé... ses yeux restent fixés en l'air sur la panoplie...

JULES MARY

A suivre

Nous commencerons, la semaine prochaine, la publication d'un grand roman intitulé :

LES MANGEURS DE FEU

PAR LOUIS JACOLLIOT

La Meilleure Cure Pour

Toutes les maladies de la Gorge et des Poumons est le **Pectoral-Cerise d'Ayer**. Il n'a point d'égal comme remède curatif de la toux.

La Bronchite.

"Quand j'étais jeune garçon, j'avais une maladie bronchique d'un caractère tellement persistant et opiniâtre, que le médecin la prononça incurable avec les remèdes ordinaires, mais me recommanda d'essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer. Je le fis, et un flacon me guérit. Depuis les quinze dernières années, j'ai fait usage de cette préparation avec de bons résultats toutes les fois que j'ai attrapé un mauvais rhume, et je connais un grand nombre de personnes, qui l'ont toujours sous la main chez elles, ne se considérant point sauvées en en étant dépourvues." — J. C. Woodson, Maître de Poste, Forest Hill, W. Va.

La Toux.

"Pendant plus de vingt-cinq ans j'ai souffert d'une maladie des poumons, accompagnée d'une toux si violente, parfois, jusqu'à occasionner une hémorragie, les paroxysmes durant fréquemment trois ou quatre heures. Je fus amené à faire l'essai du Pectoral-Cerise d'Ayer, et après en avoir pris quatre flacons, je fut entièrement guéri." — Franz Hoffman, Clay Centre, Kans.

La Grippe.

"Le printemps dernier je tombai malade de la grippe. Parfois j'étais complètement abattu, et si difficile était ma respiration que ma poitrine semblait être renfermée dans une cage de fer. Je me procurai un flacon du Pectoral-Cerise d'Ayer, et pas plus tôt eus-je commencé à en prendre que le soulagement suivit. Je ne pouvais croire que l'effet eût été si rapide et la guérison si complète." — W. H. Williams, Cook City, S. Dak.

LE PECTORAL-CERISE d'AYER.

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendu par tous les Droguistes. Prix \$1; six flacons, \$5.

Prompt à agir, sûr de guérir.



CHARS - DIRECTS

POUR

TOURISTES

Pour l'accommodation des porteurs de billets de 2nd classe, voyageront comme suit :

De Montréal à Vancouver

Laisse la gare Dalhousie à 8.40 p.m.

Chaque mercredi

De Montréal à Saint-Paul

Laisse la Gare Windsor à 11.45 a.m.

Chaque samedi.

De Montréal à Chicago

Laisse la Gare Windsor à 9.00 p. m.

Chaque mardi.

De Montréal à Boston

Laisse la Gare Windsor à 8.20 p. m.

Chaque jeudi et vendredi.

Pour billets et autres informations s'adresser à l'un des agents de la Cie. ou au

BUREAU des BILLETS à Montréal
206 RUE SAINT-JACQUES.

Coin de la rue McGill et aux Gares C.P.R.,

Jeux d'esprit et de combinaison

La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien-Français" est ouverte tous les soirs, au No 480, rue des Seigneurs, Montréal. Les amateurs sont invités

Voulez-vous avec moi voyager, cher lecteur ?
En laissant de côté toute cérémonie.
Voir de charmants Premiers en votre compagnie
Sera double plaisir. Devenez mon tuteur ?

Vous êtes, je le sais, sage navigateur.
Nous irons de Paris jusqu'en Océanie,
De l'Afrique au Tonkin, dans la Californie,
Puis du mont Ararat admirer la hauteur.

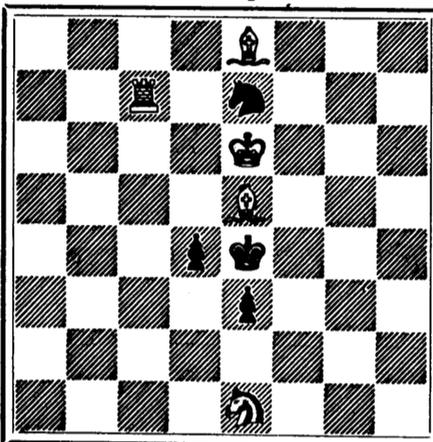
Mon Deux ne suffit pas pour un si long voyage,
Mais, ami, que cela point ne vous décourage ;
En employer plusieurs n'est pas du temps perdu.

Nous laisserons mon Tout sillonnant la campagne
Avec l'aide des bœufs ; suivi de sa compagnie,
Se couvrir de sueur par ce travail ardu.

No 66 — PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. J. B. HALKETT, Ottawa

Noirs—4 pièces



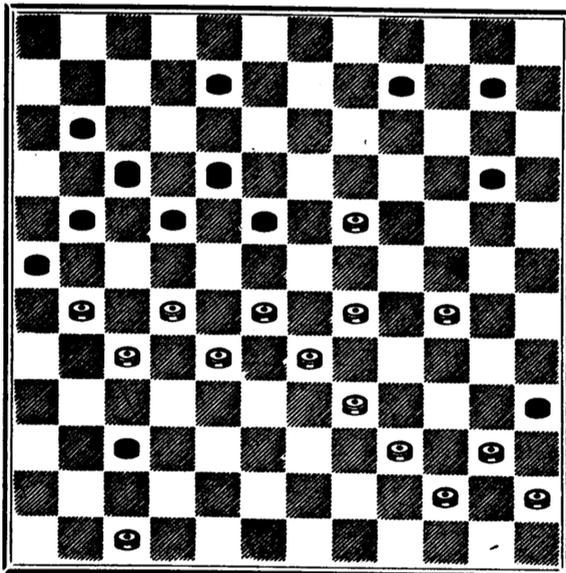
Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

No 77. — PROBLEME DE DAMES

Composé par M. A. Ladouceur, Sainte-Cunégonde

Noirs—13 pièces



Blancs—15 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 75

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
48	42	14	31
42	29	25	24
58	51	62	46
59	53	46	72
53	47	40	66
63	57	31	63
70	7	17	67
24		6	gagnent.

Solution de l'énigme No 5 : Le riro.

Solution du problème d'Échecs No 65

Blancs	Noirs
1 6 R	1 R 1 C
2 R 6 F échec déc.	et mat.

Solutions justes : MM. H. Longpré, J. Charlebois, J. B. Guy, N. Turcotte, S. L. Viger, Montréal ; A. Ladouceur, Sainte-Cunégonde.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

SAISON D'AUTOMNE 1892

DES PLUS SATISFAISANTS

Notre commerce d'automne est maintenant un succès accompli ; des milliers de personnes ont visités nos magasins et se sont rendu compte des bas prix pour lesquels nous offrons nos marchandises nouvelles. Jamais importation d'automne ne s'est fait sur une aussi grande échelle que celle de 1892.

Notre département de manteaux est incomparable. Des milliers de manteaux pour enfants, fillettes, demoiselles et dames sont accumulés dans notre grande salle au 3^{me} étage, c'est là qu'on y voit les plus belles lignes provenant des manufactures en renommées de Paris et Berlin.

ETOFFES A ROBES.—Des milliers de verges d'étoffes à robes, hautes nouveautés européennes maintenant offertes en vente à des prix qui en assure une vente rapide.

MERCERIE.—Notre département de merceries est le département par excellence de la maison John Murphy & Cie ; dans ce département des articles de confort et de luxe sont offerts au public à des prix défiant toute compétition.

ARTICLES DE FANTAISIE.—Le public montréalais connaît notre département d'articles de fantaisie qui possède une renommée des plus enviées.

JOHN MURPHY & CIE

Soins des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2188

Federal Tel. 58

TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

DU

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE : J. B. LAVIOLETTE, M.D.,
217 Rue des Commissaires, Montréal.

V. ROY & L. E. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

0 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Édifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY

L. E. GAUTHIER

Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1^{er} de chaque semaine. Les abonnements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (7^{me} arr.).



REMEDE NATUREL POUR LES
Attaques d'Epilepsie, Mal caduc, Hysterie,
Danse de St. Vite, Nervosité, Hypo-
condrie, Mélancolie, Inébrété,
Insomnie, Etourdissement,
Faiblesse du Cerveau et
de la Moelle Epinière.

Ce remède agit directement sur les centres nerveux, calmant toute irritation et augmentant l'effusion et la force du fluide nerveux. Il est parfaitement inoffensif et ne laisse aucun effet désagréable.

GRATIS - Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
 A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

An Canada, par Saunders & Co., London, Ont.; E. Léonard, Montréal, Qué.; La Roche & Co., Qu. bec.



LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

Importants dans les deux Provinces.
 Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les États de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

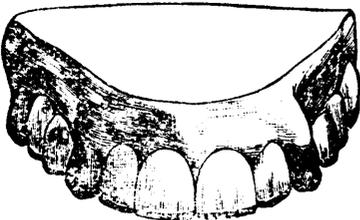
LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.
 Pour plus amples informations, adresses vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal où à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plomber de dents, en porcelaine et en verre, plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
 Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

DR BROUSSEAU

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entreient le scalp en bonne santé empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
 Chimiste pharmacien,
 122 rue St-Laurent.

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.
 Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue St-Catherine, Montréal.

L'usage journalier du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Est un moyen sans pareil de développer la vigueur des muscles, le pouvoir d'endurance et la santé en général.

10420

ROBILARD 27, rue St-André. - Seul embouteilleur.



Téléphone 1432.

Cette eau célèbre est en vente, à seulement 25c le gallon, par les principaux pharmaciens, et épiciers, en gros et en détail par la **CIE D'EAU ST-LEON**, 54, Carré Victoria, Montréal. Branches: 130, St-Laurent et 1443 Notre-Dame

Comment se servir de l'Eau Minérale St-Léon

Comme purgatif, prenez deux ou trois verres chauds avant déjeuner. Un ou deux verres, aux repas agiront d'une manière très efficace contre la dyspepsie.

Prenez cette eau qui est un des meilleurs altératifs, buvez en tous les jours, un verre toutes les deux ou trois heures, dans les maladies chroniques, vous changerez et purifierez votre sang.

Les médecins recommandent de se servir de l'Eau St-Léon comme réservoir de maladies occasionnées par les boissons fortes. On envoie gratuitement sur demande des circulaires contenant des certificats importants

MAISON - BLANCHE

65 - RUE SAINT-LAURENT - 65

Merceries et Chapeaux pour Hommes et Garçons, Grand Assortiment

à UN SEUL PRIX

T. BRICAULT

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$1,200,000
 Actif au-delà de..... 1,550,000
 Revenu pour l'année 1891..... 1,800,000

J. H. ROUPE & FILS Gérants de la succursale de Montréal, 104, St-Jacques
 ARTHUR HOGUE, Agent du Dept français. PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tartrate; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries

Il a toujours été coté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est malade (si possible), meilleur que jamais.

Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent

VIN DE VIAL
 PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA
 Tonique puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
 Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
 J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
 ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
 S'adresser à C. ALFRED CHOULLOU,
 Agent Général pour le Canada, MONTRÉAL.

BANQUE VILLE-MARIE

Avis est par le présent donné qu'un dividende de trois pour cent (3 p. c.) payable le premier jour de décembre prochain, a été déclaré pour le semestre courant, sur le capital versé de cette institution.

Les livres de transferts seront en conséquence fermés du 21 au 30 novembre inclusivement

Par ordre du bureau de direction.
 W. WEIR,
 Montréal, 18 octobre 1892. Président

BANQUE JACQUES - CARTIER

DIVIDENDE No 54

Avis est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½) pour cent, sur le capital payé de cette Institution a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au Bureau de cette Banque à Montréal, le et après le 1er décembre prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 16 au 30 Novembre aussi prochain, les deux jours inclus.

A. L. DE MARTIGNY,
 Directeur-Gérant.
 Montréal, 19 octobre 1892.

PIANOS HAZELTON, FISCHER, DOMINION, BURLIN.

et les Orgues

EOLIENNES, PELOUBET ET DOMINIO

Le plus grand assortiment. Un seul prix et le plus bas. Termes faciles. Pas d'agents. Vieux instruments pris en échange. Pianos à louer. Réparation et accord artistique. Pianos d'occasion de tous prix. Une visite et correspondance sollicitées.



Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine
 MONTREAL Tél. Bell 6513

PILULES DU DR WILLIAMS
ROSES POUR PERSONNES FAIBLES

NE SONT POINT un médicament purgatif, mais bien une préparation réparatrice du sang, et un tonique réconstituant. Elles fournissent, en effet, tous les éléments de vitalité nécessaires au sang, guérissent toutes les affections provenant de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs vicieuses qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et au système entier, guérissent les fatigues mentales, la maladie, les excès et les indiscretions de toutes sortes ont éprouvé leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guérissent toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation. En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en adressant **THE DR. WILLIAMS MED. CO.** Brockville, Ont.